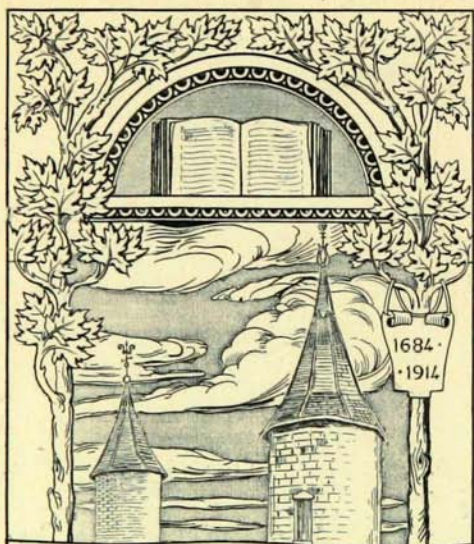


DC
611
N823
D8



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

Bibliothèque Nationale du Québec

Henry-Louis DUBLY

A L'OMBRE
DU VIEIL ÉRABLE

Récit des Fêtes Franco-Canadiennes en Flandre

— Mai 1927 —

- - AVANT-PROPOS - -

de Jean BRUCHESI

Professeur à l'Université de Montréal

Chef de la Délégation Canadienne

LILLE

MERCURE DE FLANDRE

MCMXXVIII

14.4

52

LIBRAIRIE
C. DEOM
MONTREAL

ŒUVRES DE M. HENRY-LOUIS DUBLY

Sous le Signe du Lion. Préface de M. Charles BRUN, délégué général de la Fédération régionaliste française.

Les Mains tendues. Essai et poèmes d'amitié suivis d'une anthologie. Préface de H. de MONTHERLANT, Lithographies d'Albert DEQUÈNE.

Le Caducée et le Carquois. Correspondance du Sieur Barrois et de sa femme, in-8°. Dessins de Jules-César SIX.

Le Cardinal Mercier (1 volume, 15 francs. Préface de S. G. Mgr Baudrillart). Orné de nombreux dessins et photographies. *Couronné par l'Académie Française (Prix Montyon), 1927.*

Sous presse, *L'Imposteur*, roman.

EN COLLABORATION AVEC SYLVAIN BONMARIAGE

La Gloire et la Femme, roman.

En préparation :

Le Spectre de Lord Allan, roman.

A L'OMBRE DU VIEIL ÉRABLE

69203

Le Canada est le plus beau pays
du monde.

O. RECLUS.

(La terre à vol d'oiseau.)

Henry-Louis DUBLY

A L'OMBRE DU VIEIL ÉRABLE

Récit des Fêtes Franco-Canadiennes en Flandre

— Mai 1927 —

. . AVANT-PROPOS . .

de Jean BRUCHESI

Professeur à l'Université de Montréal

Chef de la Délégation Canadienne

BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

LILLE

MERCURE DE FLANDRE

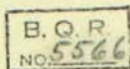
VALENTIN BRESLE, ÉDITEUR

204, Rue Solférino, 204

MCMXXVIII

REPRODUCTION
FOR THE PUBLIC

DC
611
N823 D8
Ts



Salut à la Flandre !

Français des Flandres, je te salue ! Nous sommes frères, appartenant tous deux à la même famille, offrant au même Dieu les mêmes prières dans la même langue. Nous ne nous connaissions pas, car nous venons seulement de nous rencontrer dans l'intimité de ta demeure.

Il y a plus de trois siècles, quelques hommes de notre sang ont couru la plus belle aventure et promené ton drapeau d'un bout de l'Amérique à l'autre. Tu les connaissais ces missionnaires, ces guerriers, ces colons.. Le « panache hautain » de nos érables frémit encore lorsqu'on prononce leurs noms, et la gloire de chacun d'eux assure notre survivance.

Nous sommes aujourd'hui les témoins des luttes séculaires pour la défense du sol d'abord, puis pour la défense de l'âme. Et j'imagine qu'en nous accueillant sous ton toit, en nous faisant asseoir à ta table, tu as voulu rendre hommage au passé.

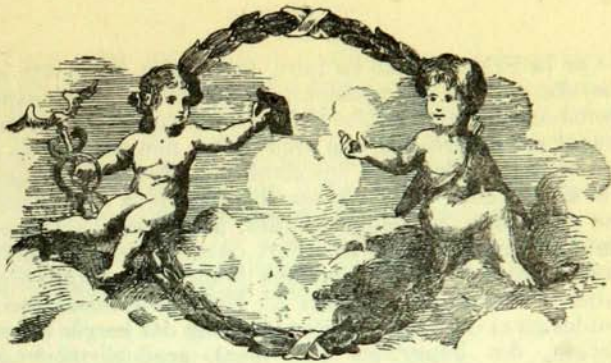
Pendant trois jours qu'il nous faudra marquer chacun d'une pierre blanche, nous avons vécu près de toi. Tu nous as montré l'œuvre splendide de ton bras, de ton esprit et de ton cœur. Notre jeunesse s'est inclinée devant ta mère admirable, sœur de nos mères. Nous nous sommes rapprochés de toi et tu nous as compris. Notre fidélité aux origines, notre amour pour la France d'où nous est venue la lumière et vers qui nous ne cessons de tourner les yeux ; notre démarche qui ressemble à la tienne ; nos noms qui venaient

de France aussi : tout cela t'a peut-être surpris autant que ton accueil inoubliable et tes acclamations vibrantes nous ont charmés.

Avec quels mots te dire tout ce qu'il y a au fond de nos cœurs ? Quelle force et quelle grâce à la fois donner au merci que mérite ton geste ?

Français des Flandres au cœur large, à l'âme droite, toi qui luttas avec les mêmes armes que nous pour les mêmes causes ; Français des Flandres, laborieux et doux, dont le ciel a béni le foyer et l'usine, garde notre souvenir comme nous garderons le tien. Et si jamais quelque bon vent te pousse vers les rives du fleuve géant, vers les petits clochers des vallées laurentiennes, toutes les cloches sonneront pour t'exprimer notre joie et tu liras dans nos cœurs la reconnaissance fidèle.

Jean BRUCHESI.



AVANT-PROPOS

Est-il bien nécessaire de débiter ici par le petit cours de géographie et d'histoire que je m'étais promis d'abord d'entreprendre ? Le moindre Larousse nous renseignera sur ce sujet autant et peut-être mieux que n'importe quel gros in-folio rempli de substance, bourré de chiffres et alourdi de considérations philosophiques. « Ancienne colonie française. . . Deux millions d'habitants sont demeurés Français de cœur et de langage ».

Voilà, dans toute sa simplicité et sa grandeur, le Canada.

Le proverbe qui constate les rapports des hommes « Loin des yeux, loin du cœur », n'est point valable pour toutes les nations. Deux siècles n'ont pas altéré l'indéfectible attachement à la mère éloignée. C'est un fait dont la France peut être fière. Ne serait-il pas légitime, partant, qu'elle soit constituée plus que toute autre puissance, comme la maternelle sauvegarde des nations sorties d'elle-même et nourries de son sang ? Ses propres défections n'ont rien changé dans le jeu des choses. Les lointains émigrés se souviennent d'une France grandie dans sa bonté. Les imperfections inévitables se rapetissent au cours des siècles pour ne laisser subsister qu'une image ardente et pure.

Car la France avait su faire du Canada une sorte de chef-d'œuvre de colonisation : *c'est-à-dire un peuple ayant droit à sa culture et à sa liberté*. Sur ce territoire vierge transposant ses propres fils, elle créa là-bas une civilisation et une vie nationales qui n'ont cessé de croître parallèlement à la sienne, sous un climat sensiblement plus rude, parmi des peuplades, au début, hostiles. Mohawks, Delawares, Sioux se levèrent dans un effort unanime pour défendre leurs territoires contre l'homme blanc. Des populations entières, venues de la France du Nord, peuplaient peu à peu les rives du Saint-Laurent. Le long des berges encore vierges, des bourgades s'élevaient graduellement au milieu des difficultés. Il fallait avancer, prendre pouce par pouce de terrain sur les forêts, parmi les ronces, l'humus ingrat, les embûches multiples. Mais l'invasion monte. De la Flandre et de la Normandie surtout, du Poitou, du Berri et même de la Saintonge et de l'Aunis, les fondateurs du Monde nouveau débarquent. Une homogénéité inaltérable, émanation directe de l'unité franque, soude ces types les uns aux autres : ils sont tous, ces hommes, de la France nordique, et « comme l'Amour ils font souder la race ». Ils sont hardis, tenaces, patients. Ils ont toutes les qualités durables de l'envahisseur légitime et de l'explorateur. Ils ne s'enflamment pas sans réserves dans l'ivresse d'un moment, pour une cause qui, leur dévoilant ses épines, les rebutera d'autant plus facilement l'instant d'après. Ils partent avertis et joyeux : ils sont le débordement, le trop-plein, l'excès de la vitalité d'une race qui s'épanouit éternellement.

Les premiers contingents sont donc en route. La vigie a crié « Terre ». Ils débarquent. Le défrichement commence, et progresse bientôt. Ils sont venus là, des paysans surtout, mais aussi des bourgeois, des nobles, des prêtres. Ils savent où ils vont, dans leur volonté tendue. Ils veulent « vivre » et par ce mot ils justifient leur conquête. « Ce qu'Henri IV, Richelieu, Colbert et Louis XIV voulurent créer au pays de Saint-Laurent », disait récemment l'Abbé Groulx, canadien de souche paysanne dont l'ascendance fut héroïquement colonisatrice, « ce fut une force française ».

Pour créer cette « force », l'Amérique septentrionale eut les colons nécessaires. La France d'alors avait compris d'emblée la grandeur de sa tâche, et le profit qui en devait découler pour elle. De 16 à 40 ans, soigneusement choisis, quoi qu'on en ait dit, les fils de la France du Nord voguent vers l'Amérique du Nord. Septentrion à septentrion. Le mélange des sangs, qui semblerait à premier examen indéniable, fut-il profond entre les vieilles races indigènes et les colons blancs ? L'Abbé Groulx le nie avec des arguments qu'il faut bien avouer convaincants :

« Ces Français restent-ils Français ? » Tous savent, a écrit M. de Quatrefages dans son *Histoire générale des races humaines*, tous savent que, dans l'Amérique septentrionale, les métis de Français et de Peaux-Rouges forment la très grande majorité des habitants de la province de Québec au Canada ». A cette affirmation catégorique d'un illustre savant, un de nos archivistes a fait la seule réponse qui convenait : il a compulsé les vieux documents de notre première histoire ; il a examiné 2.226.232 actes de nos anciens registres. Et il a relevé, en l'espace de deux siècles, 94 mariages entre Français et Indiennes et quatre exactement jusqu'à la date de 1665. En plus, il a pu démontrer que ces métis n'avaient laissé parmi nous aucune descendance, leurs familles s'étant éteintes avant la fin du XVIII^e siècle ».

Il a semblé à certains historiens que les racines d'un pays comme le Canada ne pouvaient être que pourries par leurs bases. M. de Voguë, dans le « Gaulois » (cité par M. Groulx dans sa brochure) se fait l'écho de cette opinion, qui d'ailleurs, sous sa plume, devient texte en l'honneur du peuple canadien :

« Faire une force avec des déchets sociaux, fonder des familles de braves gens avec des sans-familles, ce n'est pas une chimère. . . ; nos pères l'ont fait au Canada ; ils n'y envoyaient pas la crème de leurs fils, et les charge-ments d'épouses que les vaisseaux du roi apportaient aux colons laissaient à désirer sous le rapport de la qualité. De ces origines un peu troubles est sorti le vigoureux rameau qui prolonge dans l'autre hémisphère le vieux tronc gaulois, qui maintient là-bas, même après la

» séparation, notre esprit, nos traditions, notre langue ».

En réalité, une telle aventure devait tenter « les filles au bord des trottoirs, les hommes dans les galères et les prisons ». Mais il apparaît bien que la sélection nécessaire fut soigneusement opérée. Le père Vimont, Pierre Boucher, le père Charlevoix viennent au secours de cette dernière thèse, la seule qui vaille d'être retenue ; témoin l'affirmation de *l'Histoire et description générale de la Nouvelle France*, du père Charlevoix :

« Les premiers habitants étaient, ou des ouvriers, qui » y ont été occupés à des travaux utiles, ou des personnes » de bonne famille. . . Je crains d'autant moins d'être » contredit sur cet article, que j'ai vécu avec quelques-uns » de ces premiers colons, presque centenaires, de leurs » enfants et d'un assez bon nombre de leurs petits-fils, » tous gens plus respectables encore par leur probité, leur » candeur, la piété solide dont ils faisaient profession, que » par leurs cheveux blancs, et le souvenir des services » qu'ils avaient rendus à la colonie ».

Une autre considération vient au secours de la thèse qui est chère aux fils de la nouvelle France. Seuls les colons de foi catholique sont admis dans la terre nouvelle. Sous Henri IV, les huguenots étaient seuls maîtres de la colonie. Richelieu ne les admit plus qu'à titre de nomades, pour y faire du commerce.

La qualité morale était donc indiscutable et sûre.

Le Canada français est né durant l'âge classique de la France, qui fut l'âge de sa grandeur, de sa puissance et de sa gloire.

Or, sur ces colonies, le malheur s'abat. Aux Iroquois, aux Sioux qui entretiennent depuis les débuts une lutte continuelle contre les colons, vient s'ajouter un autre ennemi : l'Anglais. Progressivement, il avance. En France, la guerre détourne le peuple du Canada et de l'Acadie. La poussée de l'opinion publique oblige presque le roi à abandonner ce pays.

1760 vient de sonner.

L'Acadie ! Avec le Canada, c'est aussi la première des colonies françaises. Les mêmes racines, la même ténacité, le même destin unissent ces deux pays. Au long des années.

les mêmes luttes les rapprocheront. Ils sont frères : la France du Nord, la Flandre est leur mère à tous deux. L'Anglais se les est approprié l'un comme l'autre. Je rends ici hommage à l'œuvre éminente d'un homme de cœur (1) qui a écrit l'ouvrage le plus grand sur le sort du peuple le plus digne de sympathie pour son attachement envers la mère franque. Acadie, Canada. Hélas ! La France avait entrepris là une œuvre digne d'elle. La défaillance d'un de ses maîtres et la contagion méridionale ont permis la ruine d'un effort aussi marqué.

Ce n'est pas sans raison que j'insiste ici sur les liens qui nous unissent depuis toujours, nous, Français du Nord, aux Canadiens. Ces liens, en dépit des siècles, en dépit des guerres, et des malheurs particuliers, n'ont jamais cessé d'exister. Se sont-ils relâchés ? Non pas. Le souvenir de la mère patrie est aussi vivace qu'autrefois et les deux millions de canadiens qui se disent Français le sont effectivement, complètement.

Les Canadiens cultivés comprennent mieux la France contemporaine et ses problèmes qui sont pour la plupart des problèmes mondiaux, ils discernent plus clairement les traits essentiels de sa civilisation. Ils reconnaîtront de plus en plus que sa grandeur est le fruit de l'extraordinaire diversité intellectuelle qui a illuminé la langue française, la religion française, la science française, l'esthétique française, la jurisprudence française, l'industrie française, la vie française.

La France n'a jamais exercé une plus grande influence qu'à présent sur son ancienne colonie dont le peuple n'a jamais eu plus d'affinités pour ce que leur ancienne patrie peut leur donner.

Fustel de Coulanges a dit :

« Le patriotisme n'est pas seulement l'amour du sol, c'est l'amour du passé ». Et nous ajoutons : Cet amour du passé n'est en réalité que la voix de la race. C'est donc le sang franc qui bat dans les artères des canadiens et qui leur fait aimer la France.

Dans son *Histoire du Canada* qui nous semble à ce jour

(1) M. DE LAUVRIÈRE, Professeur agrégé au Lycée Louis le Grand, auteur de la *Tragédie d'un Peuple*, Histoire du peuple Acadien, de ses origines à nos jours. (Henry Goulet, éditeur).

l'une des meilleures chroniques sur la question, Garneau disait :

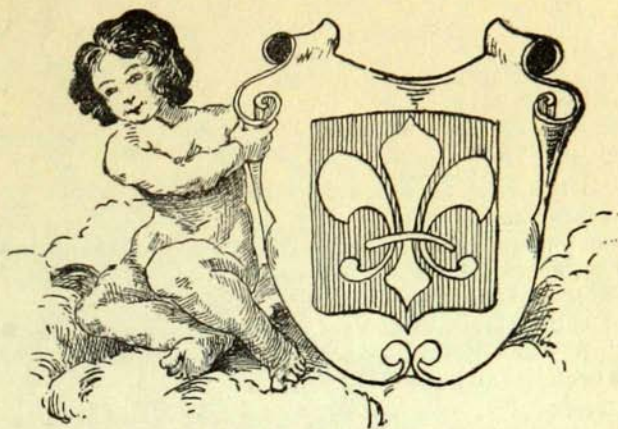
« Si nous voulions marquer en peu de mots les motifs » qui ont amené les Européens en Amérique, nous dirions » que les Espagnols y vinrent pour chercher de l'or ; les » Anglais, la liberté politique et religieuse (1), les Français, » pour y répandre les lumières de l'Évangile. Pendant » longtemps la voix de la religion domina toutes les autres » au Canada et à Paris quand il s'agissait du nouveau » monde ». La religion étant *l'âme* de la race est naturellement la première justification de son épanouissement.

Nous pouvons être fiers de notre race nordique, car Normands et Flamands ont fourni les plus forts contingents de ces colons qui défrichèrent le monde nouveau. En effet, seuls nos pères pouvaient réussir une semblable entreprise. Seuls ils possédaient les dons nécessaires. Seuls ils pouvaient venir à bout des embûches que ces territoires vierges accumulaient sous leurs pas. Ils ont vaincu. Ils ont créé l'un des plus beaux pays que la France possédât jamais.

Une autre branche des races nordiques s'appropriâ la direction politique du Canada. Ce qui prouve que l'empire du monde ne se dispute légitimement qu'entre races occidentales, le cœur de l'Occident étant la Flandre, racine-mère de la France.

Mes amis de la Flandre et du Canada m'ont demandé de leur laisser en un court récit, un mémorial des journées de fraternité vécues chez nous en mai 1927. Le voici — sans prétention aucune — qui paraît à l'occasion du premier anniversaire de cette rencontre, sous le signe du Mercure de Flandre grâce à l'appui hautement désintéressé de Valentin Bresle, éditeur-auteur, bon Français et bon flamand.

(1) Mgr Roy eut de ceci une vue plus nette : « Les Anglais, écrit-il, hommes d'affaires avant tout, n'ont besoin que de comptoirs ». En réalité, en dehors de la question religieuse qui fut toujours liée aux gestes de la France, « *gesta Dei per Francos* », la question commerciale jouait un rôle prépondérant dans l'entreprise coloniale du Canada. Le commerce des pelleteries, principale et même unique source de profits de ce pays, attirait les Anglais plus que n'importe quelle autre considération,



La Délégation Canadienne à Lille

M. Jean Bruchesi qui en fut le chef particulièrement aimé est le neveu de Monseigneur Bruchesi, archevêque de Montréal. Cinquième enfant d'une famille de huit, il est avocat (1), professeur d'histoire à l'Université de Montréal.

En 1923, c'est lui-même qui l'a rappelé, il fit la rencontre d'un organisateur qui se trouve partout où il y a quelque chose à entreprendre. L'honneur d'avoir préparé la venue des jeunes canadiens dans le Nord revient en effet de droit à M. Achille Glorieux. Il a été l'instigateur de ces journées chères désormais à nos cœurs de flamands de France. Comme toujours, il est demeuré dans l'ombre. Au début de ce récit, il m'est agréable comme Bruchesi l'a fait lui-même, d'écrire son nom, avec gratitude et amitié.

Formés par les disciplines de nos Universités françaises, les descendants des hardis colons qui, venus de la France du Nord, fécondèrent le sol rude du Saint-Laurent, conservent et entretiennent en leur cœur l'amour du berceau racique de la nation canadienne. Ils ont gardé, de leurs

(1) Diplômé de l'Ecole des Sciences politiques de Paris (Sorbonne).

pères, une ardeur profonde au travail et le culte de la famille comme nous, flamands, avons soigneusement préservé de toute atteinte les qualités qui firent notre richesse et notre force.

Se trouvant en France, ils ont tenu à honorer leur berceau essentiel, le Nord, de leur visite. C'était, pour eux, l'unique occasion de se trouver en rapports directs avec la vraie France, celle qui a le plus de points de contacts avec leur propre pays.

Les trois journées avaient été soigneusement préparées, le programme avait été prévu jusque dans le détail, rien ne fut laissé au hasard.

Trente-six personnes composaient la délégation canadienne. En dehors de M. Jean Bruchesi, cité plus haut, et de M^{lle} Germaine Buchesi sa sœur, elle comprenait MM. les Abbés Albéric Baulac, Arthur Sideleau et Thibaut, les Docteurs Roma Amyot, Sylvio Caron, Paul Caumartin, Hébert, J.-B. Bobin, Hervé Lacharité, Narel-Lavergne, Arthur Magnan, Mignault, P. S. Schmith, et Jean Saucier, Secrétaire général du Cercle des Etudiants canadiens à Paris. M. Alphège Bois, chimiste, qui découvrit récemment « l'hématose synthétique du bois, M. Lionel Daviault, ingénieur-chimiste entomologiste, attaché au Ministère de l'Agriculture de la province de Québec, M. Jules Labare, M. Edouard Gomeau, Professeur de français à l'Ecole Normale du nouveau Brunswick (ancienne Académie Française), MM. Jean-Marie Gauvreau, Professeur à l'Ecole technique de Montréal, M. Adrien Pouliot, Professeur de mathématique à l'Université Laval de Québec, le Révérend Père G. Lamarche, Licencié ès Lettres (Sorbonne) Clerc de Saint Viateur, étudiant à l'Université de Louvain, Professeur-adjoint au collège de Foliette. M. Paul Lavoie, avocat au barreau de Québec et journaliste, M. Paul Lemieux, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, et M^{lle} Marguerite Lemieux, sa sœur, qui étudient spécialement l'architecture et les arts décoratifs, ainsi que M. Marcel Parizeau, lui aussi élève de l'Ecole des Beaux-Arts.

Comme les familles du Nord, les familles canadiennes sont extrêmement prolifiques. Il est naturel et courant



LA RÉCEPTION A LILLE

Au premier rang : M. le chanoine Leman, professeur à l'Université catholique, M. Jean Bruchesi, président de la Délégation canadienne, M. Dupleix, président de la Fédération des Étudiants catholiques.



LA RÉCEPTION A LA CHAMBRE DE COMMERCE DE ROUBAIX

On reconnaît dans l'assistance l'honorable Philippe Roy, MM. Firmin Roz, Georges Motte, Joseph Wibaux, Fernand Carissimo, Joseph Dillies.

d'en trouver qui comptent plus de dix personnes (1).

Il est tout à fait rare d'en trouver avec cinq et au-dessous. Quel exemple pour certaines régions nécrosées de la France du Sud !

VENDREDI 6 MAI 1927

Le train entrait en gare de Lille à 10 h. 54, venant de Paris. M. Robert Duplex, président des étudiants catholiques de Lille, et M. le Chanoine Leman, Professeur d'histoire à la Faculté catholique de Lille, membre de la Commission historique du Nord, et Nanin, secrétaire du premier groupement régional économique se trouvent à la descente du train, et souhaitent la bienvenue à leurs hôtes d'un jour.

Nos hôtes canadiens visitèrent d'abord la basilique Saint-Maurice, dont l'ordonnance majestueuse excite leur admiration. Le guide éclairé et aimable que fut l'abbé Leman leur fut d'un précieux appoint en la circonstance.

La délégation se rendit ensuite à la Chambre de Commerce, où une réception était organisée en leur honneur. Ils y entendent, de la bouche de M. Scalbert, les premiers souhaits officiels de bienvenue et y boivent un vin d'honneur.

« M. Scalbert évoque le souvenir d'une autre délégation canadienne qui, conduite par le sénateur Beaubien, fut reçue au même endroit il y a quatre ans, laissant de son passage la plus agréable impression. De même il espère que les hôtes actuels de la Chambre de Commerce voudront se rappeler volontiers cette visite qui leur permet de se trouver au cœur d'une ruche très active, siège du premier groupement régional économique qui réunit quatorze Chambres de Commerce. Au nom du Président et des membres de la Chambre de Commerce de Lille, M. Scalbert forme des vœux ardents pour que leur voyage dans notre

(1) P. E. MARQUIS : « Dans le grenier de ma maison une balançoire de bébé était suspendue ; je ne voudrais pas affirmer que je l'aie souvent vue, accrochée à cet endroit car chez nous les Noëls domestiques s'ajoutaient souvent et en toutes saisons aux Noëls liturgiques, comme d'ailleurs dans la plupart des foyers canadiens.

région procure aux intellectuels canadiens le plus grand agrément et resserre encore les liens d'immortelle amitié qui unissent nos deux pays » (1).

Au nom de ses compatriotes et en son propre nom, en des paroles charmantes, M. Jean Bruchesi répond aux souhaits qui leur sont adressés.

Sous un soleil éclatant, après avoir visité l'édifice dont MM. Scalbert, Delattre et Nanin lui ont expliqué le fonctionnement, la délégation se rend sur les chantiers des travaux de la cathédrale Notre-Dame de la Treille, « œuvre gigantesque », comme la qualifiera son président.

Depuis le jour où la générosité bien flamande des frères Vrau présidait à la naissance de l'œuvre, les pavillons des Facultés catholiques se sont multipliés. Toujours sous l'aimable conduite de M. le Chanoine Leman, la délégation y jette un coup d'œil rapide.

Vers une heure, un déjeuner intime réunit la délégation et ses hôtes au Cercle des Etudiants, sous la présidence de M. le Chanoine Dutoit, vice-recteur de l'Université catholique. M. Eugène Duthoit, président des semaines sociales en France, et qui fut, au cours de la guerre, chargé d'une mission de propagande française au Canada y assistait.

M. Robert Dupleix, au nom de l'Association des étudiants qu'il préside, donne fraternellement le salut aux étudiants canadiens. En une délicate allocution, M. Jean-Marie Gauvreau remercie au nom de ses amis, et dit leur joie à tous de se trouver en France :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MONSIEUR LE VICE-RECTEUR,
MESDAMES, MESSIEURS,

Ai-je besoin de vous dire combien nous sommes heureux que cette première manifestation soit une manifestation d'étudiants et, particulièrement, d'étudiants catho-

(1) *Journal de Roubaix*, 7 mai 1927.

liques ? La plupart d'entre nous, sinon tous, avons passé plusieurs années dans nos deux Universités catholiques et françaises du Canada et nous avons le plaisir de compter dans la présente délégation un professeur de l'Université Laval de Québec et un autre de l'Université de Montréal (M. Adrien Pouliot, de Québec, et M. Jean Bruchesi, de Montréal).

Lorsqu'il s'est agi d'organiser nos Universités et, plus spécialement nos fédérations universitaires, c'est vers les Universités européennes catholiques et françaises que nous avons tourné les yeux.

Inutile de vous dire toute la sympathie qui nous unit. L'accueil fait à nos délégués lors des récentes fêtes de l'Institut Catholique de Lille et l'impression que ceux-ci en ont gardée suffisent à le prouver.

Nulle part en France un Canadien-Français n'est étranger ; mais tout spécialement dans le Nord, il se sent chez lui. La langue se rapproche un peu plus de la sienne, les usages et les traditions sont un peu les mêmes : c'est d'ailleurs chose facile à expliquer puisque nos ancêtres, pour une bonne proportion, nous sont venus du Nord.

Nous sommes heureux, à un autre titre, d'avoir l'opportunité de visiter la région la plus industrielle de France. Nous sommes, chez nous, menacés de l'influence américaine. Pour contrebalancer ce danger, on ne saurait trouver de remèdes plus efficaces qu'une influence vraiment française qui, celle-là, s'allie parfaitement à nos goûts et à notre mentalité. C'est ce qu'a compris le Gouvernement de la province de Québec en envoyant, tous les ans, un grand nombre de jeunes gens puiser à la source française l'inspiration qui saura, plus tard, se traduire, chez nous, par des actes, par des œuvres, par des faits, opposant ainsi une digue effective au flot redoutable d'américanisme qui nous menace constamment.

Durant ces trois jours que nous passerons ensemble, d'autres auront l'occasion de revenir sur ce sujet. Je ne voulais vous dire qu'un mot et je m'aperçois que je m'étonne beaucoup. Il y a là un danger signalé d'ailleurs par La Rochefoucauld quand il écrivait dans ses maximes :

« Ce qui manque aux orateurs en profondeur, ils vous le donnent en longueur ». En attendant que notre Président ait l'occasion de le faire cette après-midi, à la réception que l'Université veut bien nous offrir, je tiens à signaler la présence et à remercier M. le Vice-Recteur, M. le Chanoine Leman, et M. Eugène Duthoit qui a laissé à son passage au Canada un souvenir inoubliable, d'être venus partager avec nous ces agapes fraternelles. Au nom de mes camarades, laissez-moi vous dire le grand plaisir que nous éprouvons à être au milieu de vous et vous remercier de toute l'amabilité et de la cordiale hospitalité que vous avez su déployer dans ce premier contact que nous avons pris ensemble.

A son tour, M. Eugène Dutoit évoque le souvenir que lui a laissé son séjour au Canada, au cours de la guerre franco-allemande. Il dit ses impressions, et ses auditeurs se sont plu à l'entendre célébrer l'amitié franco-canadienne.

Accompagnés du distingué Vice-Recteur M. le Chanoine Dutoit, les canadiens visitent ensuite le superbe édifice qui abrite ce foyer de science et de lumière qu'est l'Université catholique. Ils visitent les laboratoires, où ils ont l'occasion de rencontrer M. le Chanoine Delépine, Doyen de la Faculté des Sciences, retour du Canada, et leur visite terminée, dans un geste de touchant hommage, ils déposent une gerbe de fleurs devant le monument aux Morts des Facultés.

Le Comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger offrit, à 4 heures, un vin d'honneur.

La réception avait lieu au Cercle des Etudiants, sous la présidence de M. Jules Scrive-Loyer. Cette cérémonie toute familiale toucha vivement le cœur de nos hôtes canadiens. Autour de M. Scrive-Loyer, nous remarquons : Monseigneur Lesne, l'éminent Recteur de l'Université catholique ; M. le Vice-Recteur Dutoit ; MM. Eugène Duthoit, Robert Dupleix, Paul Verschaeve des Cercles flamands de France, Directeur de l'Ecole de Journalisme de l'Université catholique ; Watier, Directeur du Séminaire académique ; Henry-Louis Dubly, Président des Jeunesses régionalistes et des Conférences littéraires ; le

Révérénd Père Duchaussoy ; Jean Delemer, le grand industriel flamand qui vient de mourir, Achille Glorieux, Joseph Danel et Bernard d'Halluin.

Au nom du Comité catholique des Amitiés françaises, M. Scrive-Loyer accueille nos visiteurs.

« Dans la vie réelle, deux frères, séparés par les hasards » de l'existence, s'adressent-ils, lorsqu'ils ont l'occasion de » se retrouver quelques instants dans la demeure de l'un » d'eux, de longs et pompeux discours, dignes des héros » d'Homère ? Non, certes. Une cordiale étreinte, un » regard attendri, un mot parti du cœur sont amplement » suffisants et autrement éloquentes !

» C'est donc avec confiance que je me fie à la propriété » bien connue qu'a notre vin de France, de provoquer » d'agréables propos, pour créer entre nous, dans la pré- » sente réunion, une intimité familiale et me borne, en » levant mon verre à votre santé et à la prospérité du » Canada, à vous dire : « Chers cousins, vous êtes ici chez » vous ».

A ces souhaits de bienvenue cordialement et affectueusement présentés par M. Scrive, M. Jean Bruchesi répondit par l'allocution que nous reproduisons ci-dessous. Les commentaires deviendraient vains. Gens du Nord, les Canadiens, comme les Flamands, ne disent aucune parole en l'air. Ils ne parlent que de ce qu'ils connaissent, et n'avancent que ce dont ils sont sûrs :

« Il y a quelques semaines, l'Université catholique de Lille célébrait magnifiquement son glorieux cinquante-naire. Nous eûmes, à Paris, l'écho de ces fêtes par ceux-là mêmes qui y avaient représenté les deux grandes Universités françaises du Canada : Laval de Québec et Montréal.

Aujourd'hui, vous recevez d'anciens étudiants de ces Universités. C'est donc pour eux l'occasion favorable de vous exprimer, Monseigneur le Recteur, leur joie complète et leurs vœux de succès.

Leur joie ! Des étudiants catholiques qui doivent beaucoup à leurs Universités catholiques, des étudiants de

langue française et de cœur français qui ont appris, par delà les océans, l'histoire de France, en partie la leur, ne peuvent que se réjouir d'être au milieu de vous. Ils s'en réjouissent par esprit de solidarité autant que par affection. Ils savaient — ils la constatent une fois de plus — l'importance des Facultés libres de Lille qui doivent leur vie à la générosité des frères Féron-Vrau et à celle des catholiques du Nord. Le nom d'un ancien recteur s'est promené partout à travers la province de Québec, avec *Le Vieillard*, et l'on nous lisait jadis, au réfectoire du collège, *La Foi et ses Victoires*, du vénérable Monseigneur Baunard...

Nous savons aussi la place que vous occupez vous-même parmi les savants, Monseigneur, et l'Académie Française, en vous discernant, l'année dernière je crois, le grand prix Gobert, ne faisait que consacrer votre talent d'historien de la Propriété ecclésiastique. Et puis, nous avons déjà rencontré chez nous au moins l'un de vos doyens de Facultés, M. Eugène Duthoit, dont l'œuvre rayonnante des Semaines sociales jette un tel éclat sur la France catholique et aussi, vous le savez, sur le Canada français. Un autre de vos professeurs remarquables, le chanoine Delépine, arrive même tout juste de Montréal et de Québec.

Nous avons donc plusieurs motifs pour nous sentir à l'aise dans cette maison qui fait votre orgueil et votre gloire. Nos vœux pour sa prospérité toujours grandissante, pour le succès de son enseignement, n'en prendront que plus de force, même s'ils doivent se perdre dans la masse des vœux plus solennels que vous avez reçus à l'occasion du cinquantenaire.

Vous réalisez ici la parole du cardinal Mercier : « Les Universités sont les leviers du monde intellectuel ». Vous êtes le phare distribuant sa lumière aux catholiques de France avec les quatre autres Instituts de Paris, d'Angers, de Toulouse et de Lyon. Vous éclairez la vieille France où s'affrontent tous les systèmes, où se mêlent toutes les croyances et toutes les incroyances. Vous enseignez la discipline des esprits et l'ordre des recherches scientifiques. Là-bas, à Montréal, à Québec, à Ottawa, nos Uni-

versités catholiques s'efforcent d'atteindre le même but par les mêmes moyens. Elles sont pour l'élite intellectuelle de chez nous ce que l'école primaire a été et reste pour la masse. Elles sont les châteaux forts de la pensée française en Amérique, nécessaires plus que jamais à notre survivance et à notre épanouissement.

Monseigneur, nous avons tout à l'heure déposé une gerbe de fleurs au monument qui garde le souvenir des Morts de vos Facultés. Nous n'avons pas connu la guerre, mais nous savons quelle fut votre conduite à tous pendant cette époque terrible de l'histoire du monde. A ces jeunes hommes qui sont tombés après avoir, a-t-on écrit, « servi la messe à l'autel de la Patrie », à ces héros qui avaient sûrement pour mot d'ordre : « le sourire ! » comme les petits soldats de Saint-Cyr, il fallait apporter, encore une fois, si humble fût-il, l'hommage ému de la jeunesse canadienne que nous représentons.

Et maintenant, c'est au Comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger que vont nos remerciements. Ce Comité n'en est pas à ses débuts dans ses relations avec nous. C'est lui qui, sous la présidence de Monseigneur Baudrillart et avec le concours empressé, généreux, ardent de Monseigneur Beaupin, ne néglige rien pour rapprocher Français et Canadiens. Il a plusieurs hauts faits à son actif, depuis les fêtes de Montmorency-Laval, à Montigny-sur-Avre et à Paris, jusqu'à celles de Montcalm, à Vauvert. Il dirige en terre de France, au pays des ancêtres, comme nous disons, les pèlerinages historiques de Canadiens, et ne refuse jamais sa collaboration aux étudiants de Paris, comme le prouve l'histoire de ces dernières années. Son Président, Monseigneur Baudrillart, est, à l'heure actuelle, l'hôte du Canada français. Et le 28 avril, à Québec, il prononçait ces magistrales paroles auxquelles nous nous efforçons de donner une réalité pratique : « La civilisation que nous avons reçue et transmise, c'est la civilisation antique, transformée par l'Évangile ; le génie français est un génie chrétien, la civilisation française est une civilisation chrétienne ».

Cette civilisation, nous voulons la défendre là-bas comme vous la défendez ici. Les étudiants, grands ou

petits, ont là un champ d'action tout indiqué. Monsieur le Président des Etudiants catholiques de Lille, c'est vous et vos camarades, nos camarades, que je remercie en dernier lieu, et c'est peut-être vous qu'il eût fallu remercier d'abord. . Permettez néanmoins que je vous dise en terminant, le salut des étudiants canadiens. L'océan nous sépare, il est vrai. Mais y a-t-il entre nous de quoi séparer les âmes ? Je ne le crois pas. Dites-vous bien que nous travaillons au fond dans le même but ; et dites-vous que les milliers d'étudiants du Canada français, « vos frères par le sang, par la langue et par la foi », ont fait leur la devise de la vieille province : « Je me souviens ». Quelle joie pour nous si nous pouvions conduire un jour trente étudiants de Lille au pied du Cap Diamant et au sommet du Mont-Royal ! En attendant, recevez, avec notre merci pour votre accueil, le témoignage de notre sympathie fraternelle et nos vœux de succès. »

A cette allocution venue du fond du cœur, un étudiant, M. Lucien Boisserie, répond en une improvisation pleine de sympathie et de chaleur, et, se faisant l'interprète de ses camarades, il exalte l'amitié franco-canadienne.

M. Eugène Duthoit évoque alors à nouveau l'impérissable souvenir que lui a laissé sa visite au Canada. Il cite quelques particularités des villes de là-bas, qu'il connaît parfaitement. Il évoque aussi la vie familiale, simple, honnête des campagnes canadiennes, dont les habitants ont conservé les caractéristiques d'une race qui est la nôtre. Il salue ce peuple, gardien et propagateur de la force nordique.

Très simplement, avec des paroles qui vont jusqu'au cœur de ses auditeurs, Monseigneur Lesne, avec sa finesse de grand prélat et de grand savant, dit sa joie de recevoir dans son Université catholique, la délégation canadienne. La courte et familière allocution de l'éminent recteur suscitent de chaleureux applaudissements, et les conversations s'engagent, cordiales, intimes.

Mais voici que l'heure de clôture de cette journée lilloise va sonner.

L'Université de l'Etat a tenu à accueillir un instant nos

hôtes canadiens. M. Maurice Millot, Président de l'Union Générale des Etudiants, au nom de ses camarades, salue la délégation, et tandis que le champagne pétille dans les coupes, M. Paul Lavoie, avocat au barreau de Québec, prononce une allocution très attentivement écoutée, que nous reproduisons ci-dessous :

MONSIEUR LE RECTEUR,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESSIEURS LES PROFESSEURS,
MESSIEURS,

Il m'est particulièrement agréable de me faire l'interprète des membres du Cercle des Etudiants Canadiens ici présents, pour vous remercier de la très cordiale réception dont vous voulez bien nous gratifier. C'est pour nous un réel honneur et un très délicat plaisir que d'être ainsi l'objet de l'attention prévenante, de l'aimable courtoisie de l'Université d'Etat qui, dans cette magnifique région du Nord, contribue, pour sa large part, à faire rayonner la pensée française. Je crois qu'il n'est pas besoin d'un long discours pour vous démontrer, Messieurs, que la jeunesse intellectuelle du Canada français est profondément attachée à cette pensée et que c'est avec un soin jaloux, une piété toute filiale qu'elle s'efforce, depuis bientôt deux siècles, de la sauvegarder et de la diffuser au sein de la Société des peuples du Nouveau-Monde. C'est que le culte que nous portons, dans la province de Québec, à la pensée de la France correspond non seulement à un instinct de race mais aussi à un choix de l'esprit. C'est autant par élection que par atavisme que nous l'aimons et que nous voulons nous en inspirer, en sachant l'adapter à des conditions différentes de temps et de milieu. Et c'est pour la mieux connaître dans ses diverses manifestations que nous avons voulu venir parmi vous, avant de prendre avec elle un contact plus intime, nous prévaloir de ses méthodes, participer à sa merveilleuse puissance d'expansion. La visite rapide — mais combien intéressante — que nous venons de faire de quelques pavillons de vos Facultés,

nous a permis de nous rendre compte qu'elle est, ici, aussi vivace que dans les autres régions de votre beau pays que nous nous plaisions à considérer comme notre douce mère-patrie et qu'à ce titre, nous affectionnons particulièrement.

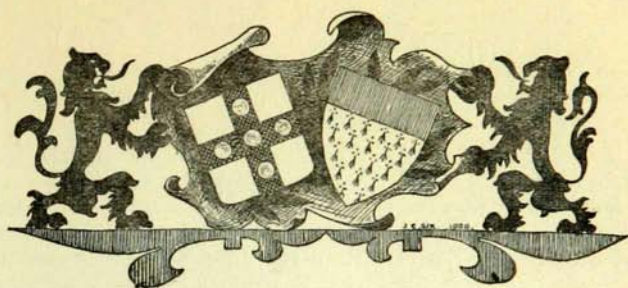
Aussi, sommes-nous des plus heureux de faire la connaissance du milieu intellectuel lillois. L'empressement que, de concert avec M. le Professeur Sibert, vous avez apporté, Monsieur le Recteur, à nous ouvrir les portes de votre Université, nous vaut l'enviable privilège de rencontrer des « cousins », dont l'amabilité nous fait bénéficier d'un très cordial accueil. L'intérêt que vous voulez prendre à notre passage en votre ville et la bienveillante sympathie que vous nous témoignez nous touchent profondément. Sous la forme d'un simple merci, nous sommes bien aises de vous dire que nous garderons de notre premier contact avec vous un souvenir singulièrement durable et digne des liens de parenté qui nous unissent.

Nous vous prions donc, Monsieur le Recteur, Monsieur le Doyen, Messieurs, d'agréer l'expression de notre sincère gratitude et de nos sentiments en tous points les meilleurs.

Cordialement, visiteurs et professeurs devisent quelques instants.

Dehors, les automobiles mises à la disposition de la délégation canadienne par le Comité roubaisien attendent, trépidantes, le moment d'emporter les voyageurs à Roubaix.

Avant son départ de Lille, dans un geste de touchante sympathie, la délégation a fait déposer, devant le monument aux Morts de Lille qui érige, sur la place Rihour, sa froide architecture, une magnifique gerbe de fleurs, ornée d'une écharpe aux couleurs canadiennes.



La Délégation Canadienne à Roubaix

« Où sommes-nous, s'écrie Jean Bruchesi ? Est-ce bien là Roubaix, « ville sombre où peine le labeur » ? Un élégant pavillon, des carrés de verdure, des tennis, des fleurs, un air frais qui sèche la sueur des fronts fatigués. Eh oui, c'est Roubaix qui nous accueille...

Après Lille, voici donc la seconde ville industrielle du Nord qui reçoit nos amis canadiens. La réception fut soigneusement préparée, le séjour de nos hôtes particulièrement agréable, selon leurs propres aveux.

Le vendredi 6 mai 1927, vers 5 h. 1/2, les automobiles, pavoisées aux couleurs canadiennes et françaises, ont roulé sur le magnifique boulevard qui relie les trois grandes cités. De chaque côté de l'avenue, les nombreuses habitations qui s'érigent peu à peu excitent la curiosité et, souvent l'admiration des visiteurs. L'intérêt architectural de ce boulevard, avec le souci marqué de retour aux vieilles disciplines du style flamand, ressort franchement. En cette fin de jour, le ciel est superbement immobile et bleu. Le temps a favorisé nos hôtes. Exceptionnelles journées où

l'on eût pu croire que le dispensateur de toutes choses avait désiré montrer aux canadiens le ciel de Flandre dans sa plus belle pureté estivale.

L'extraordinaire développement de la cité industrielle déborde maintenant de tous côtés, et fait craquer sa vieille ceinture. Dans l'une des voitures, un jeune canadien, qui connaît particulièrement la partie française de la Flandre, et surtout Roubaix où il est déjà venu de passage, s'étonne tout haut des prodiges qu'il a sous les yeux, ce développement incessant, ce débordement d'activité nordique.

On se montre le superbe jardin où des vallonnements doux moutonnent comme des échine serrées de moutons, sur un fond d'arbre qui se détache, sombre. Au fond de cette Suisse reposante, une magnifique pièce d'eau, de petits lacs paisibles, où des cygnes lents s'immobilisent, en fixant l'eau transparente de leurs prunelles noires, étrangement brillantes, quelque peu hostiles.

La première réception par quoi l'élite canadienne devait prendre contact avec Roubaix avait lieu au Tennis-Club.

L'adorable coin de verdure où se blottit, à l'extrémité du parc Barbieux, le bungalow du Roubaix-Tennis Club, fut d'un choix particulièrement heureux pour cette réception intime.

Très simplement, en attendant les présentations officielles, les conversations s'engagent. Une fois de plus au cours de cette journée et de celles qui suivirent, le champagne donne l'occasion d'effusions rapides et amicales. Le Comité d'organisation avait soigneusement veillé aux aises de ses hôtes. La nuit devait les séparer sous des toits différents, amicalement offerts, où l'hospitalité flamande se montrerait sous son jour naturel.

Eh oui, c'est Roubaix qui vous accueille, Canadiens, nos « cousins ». Roubaix qui a la chance et l'honneur de vous posséder un peu plus longtemps que Lille et Tourcoing, Roubaix privilégiée et fière de l'être. Elle vous la montrera, sa fierté, amis. Nous vous recevons chez nous. Vous faites, pour ce soir, partie de la famille.

Mais, avant de prendre un repos déjà bien mérité par

une journée de fatigues, il vous faut encore assister au banquet que « l'Alliance Française » et les « Amis de Roubaix » ont tenu à vous offrir, au Tennis-Club.

Dans la salle des fêtes, chaudement pavoisée et décorée, on reconnaissait les autorités locales : MM. Joseph Dillies, vice-président de la Chambre de Commerce de Roubaix ; A. Delaoutre, président de la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing ; Paul Michaux, président des « Amis de Roubaix » ; Bernard Dhalluin, Pierre Lecot, Achille Glorieux, H.-L. Dubly, du Comité de l'Alliance Française ; l'abbé Leduc, supérieur de l'Institution Notre-Dame des Victoires ; Alfred Damez, directeur du Comité Central de la laine ; André Carissimo, Léon Scrépel, Paul Motte, président de la Société de Géographie ; le chanoine Leman, du Comité des Amitiés Françaises à l'étranger ; René Masurel, président du Roubaix Tennis-Club ; Emile Motte, etc...

La présence, en outre, des dames canadiennes et roubaisiennes apportait un charme de plus — et non le moindre — à cette soirée.

Au dessert, remplaçant M. Georges Motte, président de la Chambre de Commerce, absent de Roubaix, M. Joseph Dillies, levant son verre, souhaite amicalement la bienvenue aux hôtes du Nord. « Qui dit Canadiens, dit frères, ajoute-t-il. C'est comme tel que je vous salue, et je bois à votre agréable séjour dans notre ville et à votre santé ».

M. Paul Michaux, président des « Amis de Roubaix », prend ensuite la parole : « Nous renouons avec vous, dit-il, la tradition de plusieurs siècles. Nous nous sommes efforcés de vous ménager un séjour qui puisse vous donner l'impression d'être chez vous. Vous avez l'intention d'accomplir un pieux pèlerinage à nos monuments aux morts de la guerre. Ce geste nous touche profondément. Vous nous rappelez la part glorieuse prise par le Canada à la libération de notre territoire. Et nous voyons dans cette visite le prélude de rapprochements de plus en plus fréquents entre nous. »

Remerciant ses hôtes pour l'accueil fait par Roubaix à ses visiteurs canadiens, en quelques phrases simples et émues, venues du fond du cœur, M. Jean Bruchesi lève

sa coupe et les souhaits qu'il adresse aux dames prennent la forme d'un gentil refrain du Canada : « A la jolie Française, aux yeux doux ».

Au nom de « l'Alliance Française », en une allocution rapidement développée, nous tentâmes ensuite à notre tour de rendre hommage à l'apostolat de compréhension mutuelle exercée depuis la mission canadienne (en 1923) et de faire l'historique du sentiment familial et régionaliste dans la littérature française au XIX^e siècle.

Au nom des écrivains français, nous donnâmes à Jean Bruchesi une accolade fraternelle.

Le Docteur Jean Saucier remercia, au nom du Cercle des Étudiants Canadiens à Paris, la Chambre de Commerce de Roubaix, « l'Alliance Française » et les « Amis de Roubaix » de cette réception si sympathique.

« Au soir de cette première journée à Lille et à Roubaix, dit-il, j'ai encore peine à croire que cette conception gigantesque des groupements divers du Nord se soit réalisée. Nous savions bien il y a quelques mois, qu'il était question d'une réception pour les étudiants canadiens dans la région de Lille, mais nous étions loin de songer que sa réalisation prendrait l'envergure de cette manifestation.

Nous sommes profondément touchés de cette émouvante sympathie à l'égard de vos lointains cousins, et nous en sommes encore à nous demander si nous méritons vraiment pareil déploiement d'activités et pareille sollicitude. Nous reconnaissons bien là cette proverbiale hospitalité française qui ne s'est jamais démentie.

Je ne veux pas aller plus loin sans remercier d'une manière spéciale le Comité général de réception, la Chambre de Commerce de Roubaix, l'Alliance Française et les Amis de Roubaix qui nous offrent le banquet de ce soir. Je tiens aussi à remercier tout particulièrement M. Achille Glorieux, qui a préparé la majeure partie du programme et a dirigé personnellement le détail de notre excursion étape par étape depuis plusieurs semaines.

Nous avons bien compris toutes les difficultés et la formidable besogne qui incombaient aux organisateurs. Nous nous apercevons qu'il ne s'agit pas d'une réception

banale : la lecture du programme indique assez nettement la multitude des obstacles qui ont dû être prévus, analysés, puis résolus.

S'il me fallait citer tous ceux qui ont offert pour nous leur temps, leur argent, et même l'abri de leur toit, il me faudrait énumérer ici les noms d'une trentaine de personnalités.

La délégation canadienne vous prie de croire en l'expression de ses sentiments émus de profonde admiration et d'inaltérable gratitude ».

« Sans doute, dit-il encore, allez-vous juger que vos frères du Canada ont un peu changé ? » En effet, leur langage n'est plus tout à fait le nôtre, quoique le fond en soit toujours originaire. Le Docteur Saucier impute ces divergences d'intonation et de prononciation au contact prolongé avec leurs compatriotes anglais.

« Nous sommes Français et nous l'avons toujours été. Notre loyauté envers la couronne britannique ne nous a jamais empêchés d'aimer la France. Il n'y a d'ailleurs aucune incompatibilité à allier ces deux sentiments. Le premier est d'ordre moral, le second est d'ordre affectif.

Nous ne pouvons pas nous désintéresser de notre ancienne mère-patrie. Il suffit de vous en citer la principale raison : les petits-fils de Français sont chez nous trop nombreux pour que la France soit oubliée. Des 60.000 que nous étions lors de la conquête, nous sommes devenus cent cinquante ans plus tard 4.000.000 (1).

Je vous avoue qu'il m'est très agréable de rappeler ces chiffres. Ils sont le témoignage des grandes qualités colonisatrices de la France, en même temps que de la vitalité de la race.

Vous comprenez sans peine que vos Unions de familles nombreuses nous intéressent à plus d'un titre. Si, au Canada, la famille est encore solide, nous voulons quand même profiter de vos leçons d'énergie, et y puiser des directives prophylactiques dont nous ferons le meilleur usage.

(1) Gérin-Lajoie nous dit que son grand-père Gélinas, mort en 1852, à 88 ans, avait 150 descendants directs. Le grand-père du cardinal Bégin avait à sa mort 324 descendants directs. Et ce sont deux exemples, non des exceptions. (Note de l'auteur).

Je suis convaincu que personne parmi les membres de notre délégation n'eût eu l'audace d'entreprendre seul le voyage à la fois instructif et agréable que nous vaut votre généreuse initiative.

A l'instar du paysan chanté par votre poète, qui mourut à moitié chemin sans avoir vu Carcassonne, peut-être n'eussions-nous jamais trouvé l'occasion de voir les trois cités qui sont l'orgueil du nord de la France ».

La belle allocution du Docteur Jean Saucier provoque des applaudissements nourris. M. le Chanoine Leman apporte le chaleureux au revoir de l'Université catholique de Lille.

« Et soudain, tous ces hommes se lèvent... Un chant grave emplit la salle... c'est la Flandre qui nous salue par le chant le plus émouvant qui soit dans sa sobriété d'expressions. Les larmes perlent au coin des yeux... »

*Vivat, vivat semper,
Semper in æternum.
Qu'il vive, qu'il vive,
Qu'il vive à jamais !
Répétons sans cesse
Sans cesse
Qu'il vive à jamais,
En santé en paix.
Ce sont nos souhaits.
Vivat, vivat semper,
Semper in æternum.
Qu'il vive !*

Et le refrain repart, chanté à pleine gorge par les voix profondes et rudes des hommes de chez nous.

La première journée canadienne en Flandre va se clore. Les remerciements unanimes vont au sympathique Docteur H. Diffre qui a préparé dans le détail cette fête si réussie.

La soirée se poursuit par une réception avec sauterie dans les salons de M. Alexandre Delaoutre, Président de la Fédération Industrielle et Commerciale, qui se prodigue, spirituel et souriant. Français et Canadiens se « délassent » en dansant avec tout l'entraîn endiablé de leur jeunesse.



ROUBAIX

La réception au Journal de Roubaix par Madame A. Reboux, directrice-propriétaire.
A sa droite, M. Sonneville, président du groupe Beaux-Arts des Amis de Roubaix
et peintre réputé.



A L'HOTEL DE VILLE DE TOURNAI

S. A. R. Mgr le Prince Henri de France.

SAMEDI 7 MAI

Dans le décor magnifique où s'élève, au rond-point du parc Barbieux, la statue du Commandant Bossut, le héros des chars d'assaut, œuvre du célèbre sculpteur, Maxime Réal del Sarte, le samedi 7 mai, à 9 heures, les Canadiens se retrouvèrent pour apporter leur hommage au souvenir de l'un de ces héros qui sauvèrent la France de 1917.

Nos hôtes avaient en effet tenu à préluder à cette seconde journée par une visite au monument Louis Bossut et à celui des morts de la Ville de Roubaix.

Dans un discours très sobre et très émouvant, un discours de chef, le Commandant Verspieren fit revivre pour un instant le magnifique héros dont le sacrifice fut, parmi tant d'autres, l'une des pages les plus belles de la grande guerre.

Le Commandant Louis Bossut, à qui Roubaix peut à bon droit s'enorgueillir d'avoir donné le jour, fut un officier d'élite audacieux et volontaire, il était de ceux qui ne mesurent pas l'effort.

« Prenant garde avant tout et par-dessus tout à la fin dernière qui est la victoire de son pays ; mesurant le mérite infini qui s'attache à une mission de sacrifice héroïquement remplie, il peut tenter d'arracher au Dieu des armées, par le don volontaire de sa vie, un succès qui se dissimule à ses propres yeux.

» Vous l'avez deviné ; celui dont la fière attitude est vivante dans cette pierre, optant pour le grand sacrifice, sut monter jusqu'à ces hauteurs où atteint rarement l'âme humaine. Puisque sa troupe était destinée à mourir, il mourait avec elle et à sa tête.

» C'est la Flandre, éternel champ de bataille et de carnage, qui subit le plus les horreurs de la guerre. C'est la Flandre qui en ressentit toutes les affres. C'est encore la Flandre qui fut, parmi toutes les provinces françaises, la plus éprouvée dans ses fils.

» Dans le domaine économique, la Flandre, qui produit

beaucoup plus qu'elle ne consomme, a servi à protéger les régions méridionales, où la consommation fut de toujours supérieure à la production.

» Le Commandant Louis Bossut devait être, parmi tant d'autres, le fidèle gardien de l'héroïsme flamand.

» Il désire et se voit accorder une place dangereuse entre toutes. Et quand l'attaque, qui devait être sa dernière, est déclanchée, le voilà, à la tête de sa colonne des chars d'assaut, offert, de ses propres mains, en holocauste sur l'autel de la patrie.

» Chers cousins du Canada, la Flandre est demeurée, comme votre pays, le suprême espoir de la religion. La foi de nos pères donna à notre compatriote cette force dans le sacrifice qui nous vaut aujourd'hui une figure très noble à chérir, et la mort en plein combat dut être belle pour ce chrétien, comme elle est, pour nous, édifiante.

» C'est à de tels sacrifices que nous devons d'avoir mérité d'abord, puis d'avoir conquis la victoire. Je serai tout à fait heureux, amis Canadiens qui m'écoutez, si l'histoire de ce grand soldat de chez nous peut vous être une raison de plus de chérir le vieux foyer de vos ancêtres ».

Le discours vibrant du Commandant Verspieren a suscité une émotion très vive parmi le nombreux auditoire. Tandis qu'une gerbe d'iris et de roses enrubannée aux couleurs canadiennes est déposée au pied du monument, le docteur Roma Amyot, prend la parole au nom de la délégation, et exalte à son tour l'héroïque sacrifice du commandant Bossut. Conçu dans une forme littéraire parfaite, hautement inspirée, le discours du Canadien nous va droit au cœur.

Il apporte un hommage ému à l'abnégation chevaleresque de « ceux qui, pour défendre leur famille et la société, les institutions et les coutumes du pays, dynamique traditionnelle ; la science, l'art et les industries, forces productives ; pour éloigner l'ennemi du sol et des monuments, témoignage éclatant du patriotisme séculaire, offrent volontairement, par un acte d'intrépide héroïsme et de magnanime altruisme, leur vie à la patrie en danger ».

La figure du Commandant Bossut ressort particulièrement vivante, pour nous Roubaisiens, de la magnifique fresque esquissée par le Docteur Amyot. En lui il salue un héros dont le nom durera éternellement dans le cœur des Français.

La délégation se rendit ensuite au boulevard Gambetta pour déposer une gerbe de fleurs au pied du monument élevé à la gloire des roubaisiens morts à la guerre, et l'un des prêtres de la délégation canadienne, M. l'abbé Beaulac, dans une pieuse pensée de reconnaissance, récita le *De Profundis* auquel toute l'assistance s'associa. Ce pieux hommage rendu à la mémoire de nos morts, la délégation se divisa en trois groupes distincts qui visitèrent chacun un établissement industriel de la ville : le peignage Amédée Prouvost, le peignage Alfred Motte et le tissage Auguste Vanoutryve. Cordialement reçus, les sympathiques visiteurs purent juger de l'activité déployée dans les usines de la Flandre qui mérite bien d'être appelée la « ruche de la France ».

Après avoir entendu quelques précisions sur les organisations sociales créées dans ces usines, la délégation, se reformant, visita les bureaux et les ateliers du *Journal de Roubaix* dont, depuis la disparition regrettée de son éminent fondateur, M^{me} Veuve Reboux dirige les services avec une compétence qui lui fait le plus grand honneur et dont le tirage du quotidien s'est très heureusement senti.

Jean Bruchesi et ses camarades ne cachèrent pas leur admiration pour l'intelligente administration de cette femme énergique.

« C'est une femme admirable, a-t-il déclaré... Les ateliers et les divers services n'ont rien à envier à ceux d'Amérique, et nous aurions même quelques leçons à prendre en passant ».

C'est qu'en effet, le *Journal de Roubaix* ne cesse de prendre une importance toujours plus grande, grâce aux conceptions toutes modernes que sa directrice a de la marche d'un grand quotidien ; l'émerveillement qui saisit les visiteurs, dut être un bel encouragement aux continuateurs de l'œuvre d'Alfred Reboux.

Comment résister — malgré l'émotion — à écrire ici le

nom de Jean Reboux, rédacteur en chef du journal, notre ami, mort cette année, qui nous reçut avec une cordialité qui enthousiasma ceux qui ne le connaissaient pas encore. Que la mémoire de son fils et le souvenir que nous en gardons fidèlement allège un peu l'immense douleur de Mme A. Reboux.

Du *Journal de Roubaix*, la délégation canadienne se rendit au Consortium de l'Industrie Textile, place Fosseaux-Chênes, où MM. Philippe Roy, haut commissaire du Gouvernement Canadien à Paris, Firmin Roz, Président de la Maison Canadienne des Etudiants à Paris, et Guénard, du Comité France-Amérique, Directeur du *Journal Paris Canada*, représentant la presse canadienne, venus spécialement dans la matinée pour assister aux fêtes franco-canadiennes, sont reçus par M. Joseph Wibaux, Président du Consortium. Deux personnalités canadiennes, M. Albert Sévigny, ancien ministre, et M. Tétrault étaient également attendues, mais ne purent, empêchées au dernier moment, se joindre aux précédents.

Au cours de cette visite, qui faisait pénétrer nos hôtes dans le détail des organismes sociaux du Nord, M. Wibaux, avec la complaisance qui le rend si sympathique et l'autorité qui le caractérise, expliqua le mécanisme du Consortium, auquel la plupart des industriels du textile apportent leur concours, et dont le but principal consiste à défendre les intérêts de la grande industrie de notre région. Le règlement amiable des conflits et des difficultés de toutes sortes qui peuvent surgir entre syndicats patronaux et syndicats ouvriers est son principal objectif. Près de trois mille conflits tranchés, voilà quel est déjà l'actif du Consortium.

Le montant des salaires ouvriers réglés par le Consortium s'élève annuellement à une somme de 518 millions. Dans un but d'apaisement, cet organisme distribue 24 millions en allocations familiales et indemnités aux familles nombreuses, qui peuvent s'élever jusqu'à 18 francs par jour, en sus du salaire, pour cinq enfants.

M. Ley, qui a charge d'administrer cette organisation, est un homme actif, connaissant admirablement la psy-

chologie de la classe ouvrière ; les chefs de nos industries auxquels il a rendu d'éminents services lui font la plus large confiance.

Cette visite fut pour nos hôtes canadiens une véritable révélation de la puissance économique de notre grande agglomération de Roubaix-Tourcoing ; ils en garderont certainement un souvenir durable.

Vers 12 heures, une réception avait été préparée à la Chambre de Commerce, où M. Georges Motte, Président, entouré de MM. Emile Toulemonde, Président honoraire, Joseph Dillies, Vice-Président, et Fernand Carissimo, Trésorier, accueillit ses visiteurs dans le salon d'honneur.

Après avoir souhaité la bienvenue à l'honorable Ph. Roy, représentant du Gouvernement Canadien à Paris, le Président de la Chambre de Commerce demanda à ceux qui demain seront des chefs écoutés et respectés dans leur pays, d'y emporter et d'y répandre l'image vraie de la France, et termina en disant : « Vous avez fait, d'un continent sauvage, une terre policée et féconde. A l'aurore de son expansion économique, le Canada donne de merveilleuses promesses. Nous espérons, nous désirons que le grand courant d'échanges qui s'amorce, ait un bras profond dirigé vers la France. Vous qui nous connaissez, vous avez apprécié les produits des manufactures françaises, vous qui comprenez, mieux que ne le feraient des étrangers trop différents de nous, la délicatesse de notre goût, la supériorité de notre manière, vous pourrez proclamer que nos marchandises s'égalent bien aux meilleures. Vous serez les agents actifs de ce resserrement de nos relations économiques qui complètera, d'une façon si heureuse, ce rapprochement moral et cette amitié qui demeurent à travers le temps ».

Répondant à cette belle péroraison, l'honorable M. Philippe Roy assure ses amis roubaisiens que le souvenir du geste fraternel qu'ils ont fait, en les accueillant à leurs foyers, demeurera toujours vivace dans le cœur des jeunes Canadiens. « Une visite à Roubaix est plus qu'une visite, c'est une leçon ». M. Roy souhaitait tout spécialement que la belle œuvre de défense économique du Consortium fut connue du monde entier.

Ce modeste récit des fêtes franco-canadiennes n'émet pas une telle prétention. Mais les quelques lignes que nous avons consacrées au Consortium répondraient-elles au désir de l'honorable M. Philippe Roy que je m'estimerais très honoré d'avoir contribué pour ma faible part à faire connaître un exemple social digne de tous les éloges et de toutes les applications.

Répondant au désir de M. G. Motte, relaté plus haut, M. Roy estime que les échanges commerciaux entre nos deux pays peuvent s'amplifier naturellement. Fournisseur d'articles de luxe, la France trouverait au Canada un marché extrêmement intéressant. Terminant, M. Roy se fait l'interprète de la délégation et du Gouvernement Canadien et des familles canadiennes pour exprimer leur reconnaissance émue à Roubaix.

Après avoir apposé leur signature sur le livre d'or de la Chambre de Commerce, M. Roy et M. Jean Bruchesi, suivis de la délégation, se rendirent au dîner qui avait été préparé à leur intention au Cercle de l'Industrie, sous la présidence de M. Georges Motte, Président de la Chambre de Commerce, qui avait à ses côtés MM. Philippe Roy, Emile Toulemonde, Alexandre Delaoutre, Président de la Fédération Industrielle, Joseph Dillies, Achille Glorieux, Jean Bruchesi, le comte de Montalembert, Maire d'Annapes, Guénard, Directeur de *Paris-Canada*, Henry-Louis Dubly, Paul Michaux, Président des « Amis de Roubaix », Maurice Dubrulle, Jacques Masurel, Président des « Amis de Tourcoing », Jean Reboux, rédacteur en chef du *Journal de Roubaix*, Jean Lecot, André Arnould, etc...

Au dessert, M. Georges Motte remercia le Haut-Commissaire du Canada de l'honneur qu'il a bien voulu faire à Roubaix en apportant à la visite des étudiants canadiens la consécration officielle de sa présence.

« N'était l'océan qui nous sépare, mais que le temps rendra plus rapidement et plus fréquemment franchi, j'estime que les liens de parenté réels qui nous unissent ne se seraient jamais distendus.

» Monsieur, au Canada, illustré par les exploits de vos

ancêtres, guerriers, auquel, dès que nous apprimes l'histoire, alla notre admiration ; au Canada, pays d'explorations et d'aventures merveilleuses, auquel rêva notre jeunesse ; au Canada de la guerre, auquel nous adressons l'expression de notre plus vive reconnaissance ; au Canada d'après-guerre, si vivant, si actif et si grand, à vous tous qui le représentez si dignement, j'adresse l'hommage le plus sympathique de la vieille France, qui veut toujours demeurer digne de l'affection que vous lui avez vouée ».

Depuis un voyage au Canada, effectué en 1886, M. Joseph Wibaux a conservé, fervents dans son cœur, des sentiments de reconnaissance et de sympathie qu'il est heureux d'exprimer.

M. Jean Bruchesi, chef de la délégation canadienne, prenant alors la parole, prononça le beau discours que nous reproduisons entièrement ci-après. Nous nous en voudrions de le mutiler en en distrayant la moindre ligne. Tel quel, il est l'image exacte des sentiments d'un ardent ami de la France du Nord :

« Le premier mot que les circonstances m'obligent à vous adresser au nom de mes amis est presque un mot d'excuses. S'il n'est pas tout à fait certain que nous nous sentions en faute, nous sommes sans nul doute dans la confusion devant un accueil si chaleureux et de telles manifestations de sympathie.

» Par bonheur, nous ne sommes pas seuls à porter ce fardeau du remords. Car, à l'origine de ce voyage de trois jours dans le Nord, il y a au moins double responsabilité. A la demande timide venue d'un cœur canadien, la réponse est arrivée tout de suite d'un cœur français, réponse magnifique, enthousiaste et ardente. Nous avons parlé d'un petit voyage à Lille-Roubaix-Tourcoing. Des étudiants, de grands étudiants, si vous le voulez, devaient venir admirer sur place, dans ses résultats, le fonctionnement des œuvres sociales et l'activité des industries qui sont votre gloire. Après ce *week end* instructif et reposant, nous serions rentrés dans le silence de Paris. Au lieu de cela, notre venue prend l'allure d'une fête grandiose, et nous bondissons de Lille à Roubaix, de Roubaix à Tournai,

de Tournai à Tourcoing, nous quittons une salle de banquet pour une salle de réception ; on nous adresse les plus beaux discours, on nous fait même danser. Le soleil du Midi se serait-il transporté dans les cieux du Nord ?

» Monsieur le Président, il y a un grand coupable au fond de toute cette affaire ; il y en a même plusieurs, et, si je ne craignais pas de manquer de respect, je dirais que vous avez participé à ces fautes. Mais je ne puis taire ici le nom de M. Achille Glorieux qui mérite les reproches les plus sévères pour avoir presque bouleversé toute la région du Nord.

» Il faudrait toutefois rectifier un détail important. L'on a, je pense, annoncé des personnalités canadiennes. C'est exact pour le déjeuner de ce jour. L'honorable M. Roy, notre président d'honneur, M. Firmin Roz, le directeur de cette superbe maison canadienne de la Cité universitaire, n'ont pas hésité à venir à Roubaix acceptant la gracieuse invitation de la Chambre de Commerce et de la Société Industrielle et Commerciale. Nous en sommes flattés. Mais les connaissant à l'avance, nous ne sommes pas surpris de leur geste amical qui est aussi une preuve de solidarité. Je me fais sans nul doute l'interprète de tous mes amis en leur offrant l'expression très sincère de nos remerciements.

» Pour ma part, je n'oublie pas que le premier banquet auquel il m'a été donné d'assister en France était celui que vous offriez, le 25 juillet 1923, au sénateur Beaubien et aux membres du Train Exposition.

» Monsieur le Président nous sommes trente jeunes Canadiens et Canadiennes venus demander à la France un complément à des études supérieures. Nous sommes en France depuis un, deux, trois et même quatre ans. Au pied des chaires d'enseignement, nous cherchons les connaissances légales, scientifiques ou littéraires, et la formation professionnelle qui nous permettront, de retour au pays de nos pères, de rendre aux autres un peu de ce que nous avons nous-mêmes reçu. L'éloge de la civilisation française n'est plus à faire ; et c'est elle, elle seule, civilisation qui est aussi chrétienne, que nous voulons voir régner chez nous, en l'adaptant aux circonstances et aux

besoins. Qui pourrait nous en vouloir ? Qui pourrait nous reprocher de rester fidèles à nos origines, de prendre dans notre histoire nos raisons de vivre et nos motifs d'espérer ? On ne peut pas plus arracher de nos cœurs ces sentiments profonds qu'on ne peut empêcher la vibration du marbre sous le coup du marteau...

» Pour nous sentir plus près de cette France qui nous a donné la vie, qui nous a peut-être oubliés à certaines heures, mais qui nous accueille toujours à bras ouverts, et à qui nous demandons seulement de tenir compte de nos efforts ; pour nous rapprocher d'elle et en voir le vrai visage, nous devons venir dans cette région du Nord dont l'importance remonte au moyen âge, dans cette région laborieuse, bourdonnante, où, chaque jour, prennent naissance de nouvelles initiatives, où l'organisation sociale est un exemple pour tous. Nous devons prendre contact avec les milieux industriels et commerciaux, avec les groupements intellectuels et familiaux.

» Certes, nous vous connaissons déjà un peu. Bien avant nous, Michelet avait remarqué l'amour du travail et vanté la force musculaire des Flamands de France. Nous savions l'importance primordiale de votre industrie textile avec ses centaines d'usines et ses milliers d'ouvriers, l'ampleur de vos fabriques de bonneterie et d'ameublement, et, dans l'ensemble, la place que votre région occupe dans l'économie de la France. Nous savions aussi ce que vous aviez souffert pendant la dernière guerre, avec quelle énergie vous avez remis l'ordre où les Allemands avaient semé la ruine. Mais, sans avoir cependant l'incrédulité de l'apôtre, nous voulions toucher du doigt la réalisation de vos intelligences et de votre activité.

» Nous ne sommes pas déçus. Nous sommes même ravis ; car sous ce ciel qu'engrisailent un peu trop les fumées des usines, sur cette masse grouillante qui ne manque pas de beauté — la beauté de tout ce qui vit — vous avez mis votre sourire.

» Quels souvenirs n'emporterons-nous pas de ces trois jours passés parmi vous ! Quel complément pratique à nos études. Pour plusieurs d'entre nous, quelle plus belle et

dernière étape sur le chemin du retour ! Car c'est sur une pensée d'avenir que nous devons maintenant nous arrêter. Nul d'entre nous n'a encore le droit d'aborder le chapitre des relations économiques entre nos deux pays. Ce serait empiéter sur le terrain de notre distingué haut-commissaire, et par trop présomptueux pour nos jeunes intelligences. Toutefois, puisque nous avons le devoir de nous intéresser aux problèmes qui se posent chez nous, il paraît difficile de passer la question sous silence.

» Il y a entre la France et le Canada des liens nombreux que vous connaissez. L'histoire de notre pays se confond, pendant deux siècles, avec celle de la France. Les noms qui illustrent une époque de gloires, de conquêtes et de deuils, sont des noms de France dont la liste commençant avec le Malouin J. Cartier, s'achève sur les noms de Moncalm, de Lévis et de Vaudreuil. Nos ancêtres venaient des provinces françaises, et c'est un héritage français qu'ils nous ont laissé. Cet héritage est encore une source de liens entre les deux pays. En dépit du changement d'allégeance, en dépit des transformations de détail apportées par les siècles, les croyances, les traditions, la langue restent autant d'éléments qui facilitent et justifient les rapprochements, nous feront regarder toujours comme des membres d'une même famille.

» Nous sommes là-bas près de cinq millions, d'origine et de langue françaises, dont trois millions au Canada. Le sort des armes nous a mis sous la protection du drapeau d'Angleterre. Nous y restons sans avoir à nous en plaindre, puisque nos pères ont fini par obtenir la reconnaissance de tous nos droits.

» Le pays que nous habitons est un pays riche qui n'est pas — on serait tenté de l'oublier — un pays exclusivement agricole. Dans ces 20 ou 25 dernières années, l'industrie et le commerce ont pris un essor considérable. Dans les conférences économiques de Genève, on a placé le Canada au cinquième rang des grandes puissances industrielles, et la valeur de sa production brute dépassait, en ces dernières années, 2 milliards 500 millions de livres sterling. Si vous ajoutez maintenant à cela l'importance des terres à blé qui met le Canada au deuxième rang pour

la production, au premier, pour l'exportation ; si vous tenez compte des efforts considérables pour le développement et l'exploitation de nos immenses richesses naturelles : forêts, mines, pouvoirs hydrauliques ; si vous constatez que le commerce extérieur du Canada était, en 1926, de près de 2 milliards 200 millions de livres sterling avec une balance favorable de 400 millions ; si vous réalisez que les conflits du travail ne prennent généralement pas au Canada, tout au moins au Canada français, l'acuité des conflits du même genre en Europe ; que le socialisme n'a pas pu, jusqu'à cette date s'installer en maître chez nous, et le communisme encore moins ; si vous vous rappelez que la richesse nationale du Canada atteignait en 1923 115 milliards de francs-or..., vous ne serez pas loin de croire que le Canada est un pays de Cocagne.

» N'allons pas jusque-là. Les problèmes se posent chez nous comme partout, et parfois angoissants, mais une atmosphère plus sereine que celle d'Europe nous permet ou nous permettra, grâce à Dieu, de les résoudre plus facilement.

» Nous voulons donc travailler avec une juste mesure de confiance et de hardiesse à augmenter la puissance de notre pays. Nous voulons aussi, chaque fois que l'occasion nous en est offerte, unir dans une même pensée le Canada, jadis terre française, et l'ancienne mère-patrie à qui nous demandons toujours de nous éclairer à la lumière de son génie.

» Messieurs de la Chambre de Commerce et de la Société Industrielle et Commerciale de Roubaix, vous nous fournissez aujourd'hui une occasion trop belle pour que nous la laissions passer. Et, vous redisant toute notre vive reconnaissance et notre profonde émotion, en vous exprimant le souhait que les relations commerciales entre les deux pays se développent comme se sont développées les autres, je lève mon verre, Monsieur le Président, à votre santé, à celle de la Chambre de Commerce de Roubaix, à celle de la Société Industrielle et Commerciale et à son distingué président ».

Pour la seconde fois, le *Vivat* des Flandres vient rapprocher les jeunes Canadiens de leurs amis de Roubaix ;

puis, tandis que l'honorable Ph. Roy, accompagné de MM. Motte et Wibaux, partait pour Lille dont il désirait visiter le magnifique musée, pour reprendre ensuite le train de Paris, les membres de la délégation canadienne, remontés dans leurs autos, roulaient vers la Belgique où une autre réception leur avait été ménagée.



La Délégation Canadienne à Tournai

C'est par Tournai — *Doornick* — ancienne capitale de la Flandre, berceau de la monarchie franque, cité toute frémissante d'un passé glorieux, pleine des vestiges des siècles, que la délégation canadienne continue son beau voyage en Flandre.

Vers 15 heures, les automobiles arrivent devant l'Hôtel de Ville. Un joyeux carillon de Flandre souhaite la bienvenue aux visiteurs, et Monseigneur l'Evêque de Tournai adresse son salut aux hôtes de Tournai, par la voix de M. le Chanoine Douterlougne, vicaire général.

Entouré de ses quatre échevins, aux figures bien caractéristiques de flamands, le bourgmestre de la Ville, M. Wibaut, reçut les Canadiens dans la salle de l'assemblée communale.

Tournai, rempart de l'âme flämande, cité merveilleusement moderne et vivante dans un cadre de monuments et de souvenirs d'autrefois, fut, longtemps, la « bonne ville du roi de France ». Et le roi de France d'alors savait bien que ses meilleurs et plus loyaux sujets ne pouvaient se

trouver au delà de la Loire, la France étant d'origine nordique.

Comme toute la Flandre, Tournai a le culte de Jeanne d'Arc. La fête de la sainte avait lieu précisément le lendemain, et la belle cité s'apprêtait à la célébrer dignement.

« Nous sommes venus ici, répond M. Jean Bruchesi, lire une belle page de notre commune histoire ». Il faisait ainsi allusion aux origines flamandes de beaucoup de Canadiens, aux gloires d'une ville qui leur est proche par beaucoup de points, et aussi à une lettre que la Pucelle d'Orléans adressa aux « gentils loiaux Franchois de Tournai » et dont la copie fut consignée en 1429 dans le registre des corporations, et dont les visiteurs prendront connaissance quelques instants plus tard ».

Il ajouta :

« Quand les organisateurs de notre réception dans le Nord eurent inscrit au programme une visite à Tournai, nous réalisâmes de suite avec quelle émotion nous mettrions le pied sur le sol de la Belgique. Et nous voilà à Tournai ! Tournai ! « *Civitas nervorum* » du temps de Jules César, capitale des Rois mérovingiens qui garde le tombeau de Childéric, renommée jadis pour ses ouvrages de bronze et de cuir, ses tapisseries, ses faïences et ses porcelaines, ville généreuse qui aida Jeanne d'Arc à lever l'une de ses premières armées, ville riche de son passé, fière de sa merveilleuse cathédrale.

» En nous rendant ici pour quelques heures, nous qui habitons si loin, sous un ciel qui n'est pas le vôtre, mais où brillent les mêmes étoiles, nous venions certes lire une belle page d'histoire. Mais nous venions aussi vous apporter le salut de la jeunesse canadienne.

» En dépit de certaines politiques, malgré certaines attitudes et tous les traités du monde, il y a des faits qui demeurent dans tout leur éclat : Vous êtes les fils de la glorieuse, de la fière Belgique, de « cette Belgique inoubliable, a-t-on dit, qui fit la première grincer et gémir l'appareil terrifiant de la force allemande parce que, dans ses rouages, elle avait jeté le petit diamant de l'honneur ».

» Nous sommes heureux et fiers d'être ainsi vos hôtes. D'avoir vu ensemble un coin de ce pays laborieux, nous ne pourrions que mieux aimer ceux qui l'habitent. Partout, dans ce rapide voyage, nous cherchons des leçons pour l'avenir, et nous en trouvons partout. L'héroïsme passé d'un Cardinal Mercier dont un jeune Flamand de France, Henry-Louis Dubly, vient d'écrire la vie lumineuse en un ouvrage remarquable, la vigueur et la noblesse de souverains dignes en tous points des grands Rois de jadis, avaient enflammé nos jeunes enthousiasmes, il n'y a pas longtemps encore. Et maintenant, nous nous trouvons réunis chez vous Monsieur le Bourgmestre. De grands étudiants en vacances envahissent votre ville. Vous leur réservez le plus cordial accueil, et nous avons l'impression d'être des enfants gâtés.

» Nous ne pouvons que vous dire merci, et vous assurer de notre sympathie reconnaissante. Aucun effort n'est nécessaire pour que je vous exprime cette sympathie au nom de mes camarades. Vous l'avez depuis longtemps gagnée. Les vœux que nos familles et nous-mêmes formions pour votre patrie désolée pendant la dernière guerre, nous vous les offrons de nouveau en leur enlevant ce que les circonstances leur donnaient de douloureux et d'angoissant. Nous formons des vœux pour la Belgique et ses magnifiques souverains, pour vous-même et pour la ville que vous dirigez, pour tous ceux qui nous accueillent avec un sourire ».

Après que Canadiens, Tournaisiens et Flamands de France eussent fraternisé, la coupe de champagne en main, toute l'assistance se réunit dans le grand salon de l'Hôtel de Ville, où M. le comte de Maulde, Conseiller provincial, Maire de Ramegnies-Chin, leur donna lecture d'une conférence préparée par son cousin, M. le baron Maurice Houtard, Ministre des Finances, retenu par ses absorbantes occupations.

Près de M. Jean Bruchesi s'était assis, simple et charmant, le jeune prince Henri d'Orléans, fils aîné du duc de Guise, lui-même fils cadet de Monseigneur le duc de Chartres, frère du comte de Paris, petit-fils du duc de Paris et arrière-petit-fils du duc d'Orléans. Le roi Louis-

Philippe est le troisième aïeul du prince Henri, et Philippe-Egalité son quatrième aïeul.

Descendant direct du fondateur de la maison d'Orléans, Philippe, premier du nom, frère cadet de Louis XIV, le jeune prince Henri de France possède dans son hérité les qualités politiques de cette illustre maison.

Quand le comte de Chambord, prétendant légitime au trône de France, mourut en 1883, il laissait sa fortune au chef de la maison de Bourbon, le duc de Madrid, mais, en 1873, le 5 août, à Frohsdorff, le comte de Chambord, chef de la maison de France, avait réintégré le petit-fils de Louis-Philippe à son rang, dans la famille de Bourbon.

Le prince était venu, de Louvain, avec une bonne grâce et une simplicité charmantes, accompagné d'une dizaine de ses camarades d'Université, dans l'intention de rencontrer la délégation canadienne et ses amis français.

En des pages magistrales qui causent une ineffaçable impression sur l'auditoire, M. le baron Houtard évoqua l'attention et la sympathie avec laquelle la ville de Tournai suivit, jusqu'au jour du martyre, la mission de Jeanne d'Arc, chargée par les voix divines de délivrer Orléans et de conduire Charles VII à Reims pour y être sacré. A plusieurs reprises, Sainte Jeanne tint ses amis, les « gentils loiaux Franchois de Tournai » au courant de ses succès et, en dernier lieu, pour leur demander du secours. Car une heure sonna où le Roi de France possédait pour tout royaume, Tournai.

Après la lecture de la remarquable et très instructive conférence de M. le baron Houtard, les visiteurs purent prendre connaissance de la lettre de Jeanne d'Arc, dont nous avons parlé plus haut, et la délégation se rendit au Cercle des Étudiants belges, où M. Schuyven, Président des étudiants catholiques de Louvain, la reçut, avec, à ses côtés, le prince Henri de France et M. Beudin, Vice-Président de l'Union Tournaisienne des Étudiants de Louvain.

Célébrant l'étroite parenté qui unit Canadiens et Flamands de France et de Belgique, M. Schuyven engage ses camarades à pousser un triple hurrah en l'honneur des



TOURNAI

S. A. R. Mgt le Prince Henri de France et Jean Bruchesi.



AU MONUMENT AUX MORTS DE TOURNAI

MM. Gauvreau, Saucier et Bruchesi.

étudiants canadiens, puis en l'honneur du jeune prince, « dans lequel, ajoute-t-il, les étudiants de Louvain sont heureux et fiers d'avoir le meilleur et le plus aimable des camarades ».

« Je demande, dit enfin M. Jean Bruchesi, au petit-fils de saint Louis de donner à un Canadien l'accolade qui n'a jamais été refusée par un roi de France au plus humble de ses sujets ».

Et tandis que le prince exilé donne chaleureusement l'accolade demandée par M. Bruchesi, les hurrahs se renouvellent, s'amplifient décuplés et semblent ne plus pouvoir s'arrêter.

A son tour, M. Beudin prit la parole, et, dans quelques phrases aimables, atteste la vive sympathie des étudiants de Louvain pour leurs amis du Canada, puis toute l'assistance reprend ensemble l'hymne national canadien.

La délégation canadienne avant de rentrer à Tourcoing, pour y célébrer, en même temps que la troisième et dernière journée de son voyage, la fête de Jeanne d'Arc, fait une visite à la cathédrale de Tournai, dont le cardinal Mercier disait que c'était la plus belle de toutes, et dépose enfin une gerbe de roses au pied du monument aux morts de Tournai. Dans un vibrant salut à la Belgique, M. Jean-Marie Gauvreau, membre de la délégation, rend hommage à la vaillance et au sacrifice de ceux qui sont tombés pour la défense du Bien. Voici la reproduction intégrale de ce discours :

MESDAMES,
MESSIEURS,

Le Cercle des Etudiants Canadiens de Paris est profondément reconnaissant à ses hôtes de France qui lui procurent aujourd'hui l'occasion de venir saluer ses amis de Belgique.

Comme l'a si bien dit Rudyard Kipling dans « La Lumière qui s'éteint », ce qui distingue les amis, c'est qu'il n'est pas besoin de leur faire signe pour qu'ils comprennent, ni de leur parler pour qu'ils entendent. « Nous tenons

cependant à souligner quelques-unes des analogies qui unissent nos deux pays. Les grands problèmes soulevés en Belgique sont les mêmes qui prêtent à controverse chez nous. Le Canada, tout comme la Belgique, est un pays bilingue ; malheureusement, chez nous, le bilinguisme est moins bien observé, et c'est toujours l'exemple de la Belgique fière et tolérante que nous citons aux adversaires de notre langue.

L'esprit religieux est le même à Bruxelles et à Montréal, à Tournai et à Québec ; quant à l'attitude du clergé, spécialement de l'illustre Cardinal Mercier lors de la dernière guerre, elle évoque bien celle de nos évêques, entre autre Monseigneur Plessis dans ses démêlés avec les gouverneurs anglais.

Les questions scolaires et tout spécialement l'enseignement primaire, sont aussi brûlantes chez nous qu'ici, et les mêmes luttes ont à peu près conduit aux mêmes résultats.

En ce qui concerne les questions ouvrières, qu'il s'agisse d'organisation syndicale ou d'accident du travail, c'est votre législation qui a servi de prototype à la nôtre. Qu'il suffise, à ce sujet, de rappeler le passage chez nous du Révérend Père Rutten, O. P., conférencier merveilleux autant qu'apôtre infatigable.

Mais depuis la guerre, à notre sympathie pour la Belgique s'est jointe une admiration vraiment illimitée. Ce fut d'abord la merveilleuse proclamation de Sa Majesté le Roi Albert I^{er}, le modèle des souverains, conduisant son peuple au sacrifice pour la défense de la justice. « Votre territoire a été violé, disait-il, parce que vous avez été dignes de vous-mêmes, parce que vous avez refusé de forfaire à l'honneur ». Et Sa Majesté ajoute ces paroles que nous vous répétions à travers l'océan : « Soyez réconfortés par l'admiration du monde entier qui est émerveillé de votre attitude loyale ». Nulle part ailleurs qu'au Canada, cette estime et ce respect ont été plus vivaces.

Puis ce fut la défense, aussi admirable qu'inattendue, de la petite ville de Liège qui, par sa résistance du 7 au 16 août 1914, contribua à sauver la France, que dis-je ? à sauver le monde !

C'est cette sympathie poussée même jusqu'à la vénération, qui a accompagné Son Eminence le Cardinal Mercier, votre illustre primat, à travers tout le Canada français. Jamais, chez nous, le représentant d'aucun souverain ne reçut accueil comparable à celui-là. C'est que le Cardinal Mercier incarnait, lui, l'âme de tout un peuple catholique et français aux yeux de notre peuple, à nous, si profondément attachés à sa langue et à sa foi. Ce cortège ininterrompu d'acclamations lui prouvait combien il avait raison quand il vous adressait ces paroles que nous vous redisons aujourd'hui : « Votre petite Belgique a conquis le premier rang dans l'estime des nations ».

Laissez-moi vous dire, Mesdames, Messieurs, en terminant, que depuis la guerre, il y a un lien de plus qui nous unit à la Belgique, et le plus solide de tous, celui-là, puisque c'est le lien du sang ; le sang de nos morts mêlés à celui des vôtres, répandu à Saint Julien, à Ypres, à Paschendale et à Langemarck. Il n'est personne chez nous qui n'ait un parent ou un ami reposant dans les cimetières de Belgique. Au nom de mes camarades ici présents, j'adresse un hommage reconnaissant et ému à la mémoire de vos compatriotes et des nôtres qui sont tombés côte à côte pour assurer la victoire.

La plus belle vision qui s'offre à nous de cette victoire, c'est celle du soldat belge donnant la main au soldat canadien sur les murs de Mons, le jour de l'armistice. Lorsque deux peuples ont des souvenirs comme ceux-là, on peut dire qu'ils sont à jamais liés.

La réception tournaïsiennne est terminée. Les hôtes de la vieille cité, traversant à nouveau l'Escaut, reprennent le chemin de Tourcoing, où ils arrivent vers 19 heures ; les automobiles les déposent devant le grand Cercle Saint-Joseph, où M. Jacques Masurel, au nom des « Amis de Tourcoing » dont il est le président, les reçoit.

Dans l'assistance on notait :

MM. Robert Desurmont, vice-président du Cercle remplaçant le président ; Romain Flipo, président de l'Association des Familles nombreuses ; Bourgeois, direc-

teur de l'École des Beaux-Arts de Tourcoing ; Joseph Legrand, président d'honneur de la Fédération des Anciens Combattants ; capitaine E. Guéranger, président du Cercle des Officiers ; Dewambrechies, président du Cercle des Sous-Officiers ; E. Tiberghien, président de section au Tribunal de Commerce ; H. Dewavrin, trésorier de la Chambre de Commerce ; A. Dumortier, président de l'E. T. I. M., etc.

L'allocution de bienvenue est prononcée par M. Jacques Masurel, président des « Amis de Tourcoing ». M. Masurel a habité Montréal pendant trois années, c'est dire qu'il connaît le Canada et qu'il est heureux de converser avec des Canadiens :

« Laissez-moi vous dire, au nom des « Amis de Tourcoing » et de tous les Tourquennois, combien nous sommes heureux et fiers de posséder, dans nos murs, quelques représentants de cette belle et vaillante population canadienne française.

» Je n'ai jamais regretté d'avoir accepté la présidence des « Amis de Tourcoing » et je me réjouis tout spécialement aujourd'hui d'occuper ce poste puisqu'il m'a permis de m'occuper avec mes collaborateurs de vous recevoir et qu'il me procure la joie de pouvoir, le premier à Tourcoing, vous présenter nos souhaits de très cordiale bienvenue ».

M. Robert Desurmont présente lui aussi ses souhaits de bienvenue de la part du Cercle Saint-Joseph et de toute la jeunesse tourquennoise, qui défilera le lendemain par les rues.

« A quelque chose malheur est bon » dit-on communément ! Si c'est un malheur pour les « Amis de Tourcoing » de ne pas posséder de local assez vaste pour une réunion comme celle-ci, nous nous en félicitons parce que cela nous vaut le plaisir de vous accueillir en notre Cercle.

» D'autres eussent été plus qualifiés que moi pour vous adresser des paroles de bienvenue au nom des membres de notre Cercle.

» Notre président d'honneur, tout d'abord, M. Maurice Caulliez-Leurent, toujours vaillant, malgré son âge et qui,

en m'exprimant ce matin tous ses regrets de ne pouvoir assister à cette petite fête intime, ajoutait avec humour et bonhomie qu'il eût voulu pouvoir vous parler ce soir en « patriarche tourquennois » fier de ses six enfants et de ses quarante petits-enfants et arrière-petits-enfants.

» Mieux que moi encore, notre président, M. Alphonse Motte-Dhalluin père, lui aussi d'une belle famille et fils d'un autre patriarche, toujours souriant, M. Alphonse Motte-Jacquart eut trouvé les mots qu'il fallait pour traduire les sentiments si réconfortants que nous éprouvons ce soir en vous recevant.

» Ce que nous voudrions, c'est que vous sentiez dès maintenant l'atmosphère de simplicité et de cordialité qui est celle de ce Cercle et qui sera ce soir celle des foyers où vous serez accueillis, que vous compreniez comment se sont conservés dans notre ville son esprit et ses traditions qui font que, si intimement unie qu'elle soit à ses voisines, elle n'en demeure pas moins « elle-même », Tourcoing, ce petit coin qu'a si délicatement chanté notre poète patoisant Jules Watteux.

» Cet esprit local, cette variété des mœurs, de coutumes, d'accent, sinon de langage, dont vous vous êtes certainement rendu compte au cours de ce voyage au pays de France, en font dit-on le charme ; ils en font aussi la force quoi qu'on puisse penser, parce que tous contribuent dans la paix, comme ils l'ont fait dans la guerre, suivant leurs moyens et leurs tempéraments à la gloire de la patrie.

» Une heureuse coïncidence a voulu que vous arriviez en notre ville à la veille de la fête de Jeanne d'Arc. Vous assisterez demain au cortège qui aura lieu eu l'honneur de la Sainte de la Patrie ; vous verrez défilier une jeunesse ardente dont je suis heureux de vous apporter le salut ce soir, une jeunesse qui sait que votre pays est demeuré le gardien des plus pures croyances et traditions françaises et qui aura à cœur de se montrer digne dans l'avenir de l'honneur que vous lui aurez fait en participant avec elle à l'hommage rendu à Jeanne d'Arc.

Vous donnerez à cette jeunesse française, vous donnerez au peuple de France cette joie, comme le disait le

Cardinal Touchet au congrès eucharistique de Montréal, vous lui ferez cet honneur de ne jamais séparer votre cœur du sien, votre nom du sien. Quelquefois vous vous souviendrez du cri du grand Montcalm : « France et Canada ».

Au nom de la délégation canadienne, M. Letondal adresse aux amis dont elle est entourée de chaleureux remerciements pour cet accueil sympathique fait aux cousins du Nouveau-Monde.

Après ces présentations faites, un vin d'honneur fut offert aux jeunes Canadiens, puis chacun des membres de la délégation alla trouver, dans une famille tourquennoise, le calme et l'amical repos d'une soirée au sein d'une famille flamande, à l'hospitalité toujours large.



La Délégation Canadienne à Tourcoing

DIMANCHE 8 MAI

La troisième et dernière journée vient donc de sonner. Elle sonne à toutes les cloches tourquennoises pour annoncer en même temps les offices qui vont se célébrer en l'honneur de Jeanne d'Arc, car c'est aujourd'hui qu'a lieu la célébration de la fête de la Sainte de France. Les manifestations en l'honneur des Canadiens vont heureusement coïncider avec celles de la Pucelle d'Orléans. Les unes comme les autres ne pourront que gagner en éclat et en grandeur.

Le rassemblement eut lieu au Cercle Saint-Joseph, à 9 heures. De là, la délégation se rendit à l'église Saint-Christophe pour entendre la grand'messe solennelle chantée en l'honneur de Sainte Jeanne d'Arc. L'église était superbement décorée de bannières aux couleurs bleu et blanc et de drapeaux français. Au pied de l'autel magni-

fiquement paré de fleurs, les Canadiens prennent place ayant à leurs côtés les représentants des divers groupements sociaux, religieux ou patriotiques de Tourcoing.

M. l'abbé Liénart célébrait la messe. Dans les stalles avaient pris place Monseigneur Leclercq, curé-doyen honoraire de Saint-Christophe, les vicaires de la paroisse et les prêtres canadiens.

La Société Nationale des Crick-Sicks et la chorale mixte paroissiale, sous la baguette magistrale de M. Ch. Wattinne, exécutent les chants, « et l'on revit ⁽¹⁾ les plus beaux jours des années précédentes où dans notre église retentissait cette belle messe à double chœur, de Widor, et cette magnifique cantate à Jeanne d'Arc, de Wambach, qui glorifie, en même temps que l'héroïne et la libératrice, Jeanne la sainte ⁽¹⁾.

Nos hôtes canadiens ont été très émus par cette imposante manifestation.

Du haut de la chaire, M. l'abbé Soets prononça un sermon rempli de sympathie à l'adresse des Canadiens :

« Chers hôtes du Canada, frères par le sang, frères par la foi, le Nord est bien la région qui donne le visage de la vraie France.

» Vous aimiez votre pays quand vous êtes venus pour le défendre, et vous avez pu voir que malgré les calomnies, la France, restée profondément chrétienne, a l'âme toujours aussi belle. Emportez avec vous cette conviction et faites-la connaître à vos amis ».

Après la messe, nos hôtes se dirigèrent vers l'Hôtel de Ville, où est installé le Musée. En ce jour de fête nationale la décoration des bâtiments municipaux était presque nulle. D'autre part, la municipalité n'avait chargé aucun représentant de recevoir ses visiteurs. Malgré cela, et grâce à l'empressement de M. Ch. Bourgeois, directeur de l'École des Beaux-Arts, remplaçant M. Masure-Six, les hôtes purent parcourir la salle du Conseil municipal, puis

(1) *Journal de Roubaix*, 9 mai 1927.

les salles du Musée, où ils admirèrent les merveilles et les curiosités qui les remplissent.

A l'issue de cette visite, vers 11 heures 30, traversant, au milieu d'un grand concours de curieux le quartier central de la ville, les Canadiens se rendent à la Chambre de Commerce, où ils sont reçus par M. Louis Lorthiois, président, entouré des membres de la Chambre et du Tribunal de Commerce, des corps constitués, des représentants du Conseil Général, du Conseil d'Arrondissement, du clergé, du Conseil des Prud'hommes, des groupements patriotiques, etc.

Remerciant M. Louis Lorthiois qui lui a souhaité la bienvenue et qui conquiert dès l'abord toutes les sympathies, M. Bruchesi ajoute :

« Nous venons de vivre un rêve merveilleux. A Tourcoing ce rêve s'achève. Nous emporterons de Tourcoing le souvenir le plus beau, le plus fidèle, le plus impérissable ».

Du balcon de la Chambre de Commerce, nos amis canadiens et les personnalités assistent ensuite au défilé des sociétés patriotiques.

De nombreux groupements et associations de gymnastique, avaient accepté de se joindre au cortège qui déboucha sur la Grand'Place parmi les fanfares et les sonneries ; tous, devant la délégation canadienne, saluent d'un geste qui va droit au cœur de nos amis.

Les « coulonneux » tourquennois avaient eu une pensée particulièrement heureuse. Ils avaient organisé, tandis que les derniers éclats des cuivres résonnaient encore aux oreilles, un immense lâcher de plus de mille pigeons qui tournoient un instant sur la place parmi les cris joyeux des enfants, et se dispersent bientôt.

La délégation se rend alors au concert donné en son honneur par l'Harmonie Municipale, au square de l'Hôtel-de-Ville, sous la direction de M. L. Niverd, et, vers 13 h. 30, au banquet offert par les Familles nombreuses, hôtel Cornet.

Ce banquet avait pour but de montrer à nos amis la

vitalité de notre province, qui est encore et sera toujours la plus prolifique des provinces françaises. Près de cent cinquante pères de famille sont là, qui ont chacun, en moyenne, *huit enfants*. Cette magnifique réunion devait être en effet pour nos amis Canadiens la plus belle preuve qui puisse exister de leurs attaches avec la France, puisque leurs propres familles, au Canada, connaissent ces nombreuses têtes réunies autour d'une même table.

Mais ce qui permet une telle floraison d'humanité, c'est le développement des sentiments familiaux dans notre région. C'est l'attachement aux coutumes traditionnelles, l'importance du sentiment religieux, et surtout l'amour du foyer et du travail. Loin de s'appauvrir et de s'abâtardir, le sang rouge des Flamands coule toujours plus pur dans nos veines.

La présidence du banquet a été offerte à M. Jean Bruchesi. La gaieté la plus flamande ne cesse d'animer le repas. Quand vient l'heure des discours, M. Romain Flipo se fait l'interprète des pères de familles nombreuses pour exprimer leur joie de se trouver, en ce jour de fête de Jeanne d'Arc, assis à la même table que leurs amis Canadiens. Il montre éloquemment les liens qui toujours ont uni Canadiens et Français.

« C'est une grande joie pour nous, pères de famille, d'accueillir avec une légitime satisfaction nos frères du Canada. Tout nous rapproche et nous lie : les communes traditions de foi religieuse, de famille, de travail.

» Tout nous rapproche. Il n'y a, pour nous séparer, qu'un peu plus de 5.000 kilomètres d'océan, mais aujourd'hui les distances n'existent plus ; et puis, l'amitié qui nous unit, « vieille France » et « nouvelle France » ne souffre pas de la distance. Mieux que les ondes hertziennes, le cœur sait capter sur ses antennes les sentiments les plus forts et les plus délicats ».

Se levant ensuite, M. Jacques Masurel prononce une allocution où il évoque les souvenirs qui le rattachent à la terre canadienne, ainsi que les liens familiaux qui lui rendent également le Canada cher. Il salue la femme

canadienne, conservatrice de nos bonnes et anciennes traditions :

« Hier soir, j'avais le grand plaisir de souhaiter la bienvenue à nos chers invités canadiens et je leur disais combien j'étais heureux de pouvoir témoigner mon affection aux représentants de ce magnifique pays que j'ai habité de 1906 à 1909.

» J'ai donc pu apprécier les grandes qualités des Canadiens français qui, installés au Canada depuis plusieurs générations, sont restés de cœur profondément Français.

» Grâce à leur ténacité et à leur amour pour la France, ils ont maintenu, dans une bonne partie du Canada, et particulièrement dans la province de Québec, l'usage de la langue française.

» Ils ont également conservé cet esprit de famille qui tend malheureusement à disparaître chez nous, mais qui, heureusement, existe encore dans nos chers départements du Nord et du Pas-de-Calais, et la présence ici de ces nombreux pères de famille ayant au moins dix enfants en est une preuve éclatante.

» Là-bas sur cette terre restée si française, la femme conserve nos bonnes et anciennes traditions. Elle sait que son devoir est d'élever une nombreuse famille et, comme dans nos villes de Lille, Roubaix, Tourcoing, il n'est pas rare de voir des foyers de plus de dix enfants.

» J'adresse donc un respectueux hommage à la femme canadienne dont j'ai pu apprécier les grandes qualités dans ma propre famille par l'alliance de mon beau-frère avec M^{lle} Simone Leclerc de Montréal.

» Nous avons tous été conquis par son charme et je ne pense pas que son esprit et que son cœur aient rien rencontré dans nos milieux familiaux qui ne fut en harmonie avec ce que les traditions canadiennes avaient mis de plus grave, de plus pur et de plus cher en son cœur.

» Par cette union familiale et par mon séjour prolongé dans votre pays, il me reste pour les Canadiens une très vive et très sincère affection. Le bonheur que j'éprouve aujourd'hui en me retrouvant au milieu de vous sera

complet si j'ai la certitude que vous conserverez de votre passage chez nous le souvenir délicieux et à jamais gravé dans mon cœur que j'ai conservé moi-même de l'hospitalité canadienne.

» C'est dans cet espoir qu'au nom des « Amis de Tourcoing » et en grand ami des Canadiens que je lève mon verre à la santé de nos chers hôtes.

» Aux nombreux pères de famille ;

» A la prospérité du Canada ».

M. l'abbé Liénart, qui, le matin même, avait officié dans l'église Saint-Christophe, se lève à son tour et, très simplement, en quelques mots, salue les hôtes, au nom du clergé de Tourcoing.

M. Charles Dewilde, adresse au Comité organisateur qui lui a donné l'occasion de saluer les représentants du beau pays qu'est le Canada, les remerciements de ses camarades, pères de familles nombreuses.

L'œuvre de la famille nombreuse, sa place dans le pays et surtout son importance dans la famille flamande, ont donné à M. Louis Lorthiois l'occasion d'un beau discours très apprécié de ses auditeurs.

MESSIEURS LES CANADIENS,
MES CHERS AMIS,

« Je vous apporte aujourd'hui le salut enthousiaste et reconnaissant de toute notre population, le salut fraternel des « Amis de Tourcoing », de « l'Alliance Française », des chefs de familles nombreuses, de ces pères qui n'ont pas hésité à sacrifier le sang de leurs enfants pour la défense du bon droit et de la civilisation.

» Vous avez assisté tantôt à ce magnifique élan de sympathie, à ces acclamations spontanées de ces anciens combattants, de tous ces jeunes gens, espoir de l'avenir, qui sont venus fraterniser avec vous en souvenir de la Grande Guerre.

» Dans les familles nombreuses, nous trouverons la force sociale qui assure notre prospérité.

» Les familles nombreuses sont la source de richesses d'un pays, son développement industriel et agricole en dépend. On l'a dit à juste raison : « Tout homme gagnant sa vie produit plus qu'il ne consomme, et l'enfant, consommateur d'aujourd'hui, est le producteur de demain ».

» Vous l'avez admirablement compris, vous, Messieurs, qui de « quelques arpents de neige » avez transformé le Canada en une terre merveilleusement fertile : céréales, fruits, forêts, pêcheries, tout contribue chez vous à mettre en valeur votre grand pays aux ressources inépuisables.

» Vos ancêtres ont créé de toutes pièces cette « douce province » de Québec, avec le souvenir de Montcalm et de Champlain, ils en ont fait un centre agricole et industriel des plus importants.

» Vous avez souffert, comme nous, des sacrifices de la dernière guerre, mais vous avez su reconquérir promptement la place si importante que vous occupiez dans le monde.

» Vous avez pu vous rendre compte que nous aussi nous avons eu bien des difficultés à surmonter, que nous les avons toutes vaincues, et que nous maintenons haut et ferme le prestige de la vieille France.

» Tout cela est l'œuvre des familles nombreuses.

» Notre peuple vaut mieux que ses apparences : il continue de pratiquer dans l'ombre les vertus familiales qui ont fait sa force et qui devraient s'épanouir plus largement. Les familles nombreuses lui montrent la voie du salut, en lui rappelant, dans la réalité de la vie quotidienne, les grandes lois du sacrifice et de l'effort, du travail et de la solidarité qui commanderont toujours l'existence des nations.

» Nous avons le droit, nous, hommes du Nord, de nous appliquer cette pensée.

» Les familles nombreuses qui ont fait, dans le passé, la grandeur de la France, et ont sauvé le pays dans la Grande Guerre, ont une valeur morale que nous puisons dans la

foi de nos père, car c'est la religion qui nous enseigne que le mariage est indissoluble et sacré, qui nous apprend à vaincre l'égoïsme humain.

» Je lève mon verre à la glorification des familles nombreuses du Canada et de France, à leurs anciens combattants, à leur perpétuelle solidarité.

» A vous tous, mes chers amis du Canada et de Tourcoing, je souhaite bonheur et prospérité ».

Au nom du département du Nord, M. Paul Maréchal, Conseiller général, salue la délégation canadienne, et rappelle en quelques phrases heureuses l'indéfectible amour dont le Canada a toujours fait preuve envers la France.

M. Jean Bruchesi se lève alors, salué par une longue acclamation. Quand le silence s'est rétabli, le jeune chef de la délégation canadienne prend la parole. Il dit les regrets que leur apportent la fuite rapide des heures et l'obligation, toute prochaine, de devoir quitter la Flandre.

« Dans quelques heures, dit-il, nous rentrerons à Paris et les mots qui viennent tout naturellement du cœur aux lèvres sont ceux avec lesquels nous voudrions vous exprimer nos regrets de partir si vite, et notre reconnaissance.

» Nos regrets ! Si nous étions au Canada, je crois que nous vous chanterions cette vieille chanson populaire qu'à l'issue des réunions de famille, un gas de chez nous à la voix forte, entonne très souvent :

Quand on est si bien ensemble,
Pourquoi donc se séparer ?

Mais il faut repartir. Sinon, en dépit de votre bonté, vous ne sauriez bientôt plus que faire de nous. Il est vrai que les gros chiffres ne vous effraient pas... Pendant trois jours, nous avons fait partie de la famille. Les 30 « écoliers en vacances » qui se sont assis à vos tables, qui ont dormi sous vos toits, et qui, vous ayant vus de près, ont appris à vous mieux connaître, ces grands étudiants dont les familles sont là-bas, à quelque 5.000 kilomètres, n'ont plus le droit de faire l'école buissonnière !

Nous cherchons les mots qui vous diraient la profondeur de nos sentiments, et nous sommes presque obligés d'admettre pour une fois — quoique cela puisse paraître paradoxal — la pauvreté de la langue française. Eh oui ! De quelle grâce entourer notre merci ? Quelle force lui donner pour qu'il se libère de toute banalité, de toute convention ? Quel accent emprunter à la langue pour que l'expression de notre reconnaissance se prolonge au delà des mots et des phrases ?

A la vérité, nous partons l'esprit et le cœur débordants de tout ce qui a été vu, de tout ce qui a été dit et senti. Nous nous étonnons seulement que ce soit déjà l'heure du retour. Vous nous avez montré le visage des Flandres, et nous y avons vu du sang et des sueurs. Dans vos usines puissantes, nous avons pénétré avec une sorte de respect pour la majesté du travail humain. Vous nous avez conduits vers ces autres Flandres qui vous touchent, vers la superbe Belgique, et, revenant, à la nuit tombante, nous avons mieux compris Verhaeren :

Oh ! l'ai-je aimé éperduement
Ce peuple...
L'ai-je rêvé fier et rugueux comme un sarment,
Ne sentant rien sinon que j'étais de sa race,
Que sa tristesse était la mienne et que sa face
Me regardait penser, me regardait vouloir,
Sous la lampe, le soir,
Quand je lisais sa gloire en mes livres de classe.

Et aujourd'hui, en cette fête de Jeanne d'Arc, après avoir prié pour vous et avec vous la Sainte de Domrémy, nous laissons s'échapper ce cri du cœur qui tant de fois a fait frissonner le « panache hautain » des érables, aux rives du Saint-Laurent : Vive la France !

Ah ! oui. Nous avons un peu le droit, il me semble, de pousser ce cri-là. C'est le cri de Cartier enfonçant la croix dans la terre de Gaspé. C'est le cri de Champlain fondant Québec au pied du Cap Diamant ; le cri des défenseurs de Ville-Marie, le cri des martyrs qui ajoutaient : Vive le Christ ! C'est le cri des explorateurs qui ouvraient les routes, des Laurentides aux Rocheuses, de la Baie d'Hud-

son au golfe du Mexique ; le cri de Montcalm, vainqueur à Carillon ; le cri de tout un petit peuple qui, chaque fois qu'il le pousse, y fait passer une fidélité de trois siècles !

Comment expliquer cela ? Comment expliquer que 10.000 colons, venus de l'Aunis, de la Saintonge, du Poitou, de la Bretagne, de la Normandie, de l'Île-de-France, laissés au nombre de 60.000 sous une domination étrangère en 1763, soient aujourd'hui près de cinq millions ? Comment expliquer que le vainqueur, riche, puissant, pouvant compter sur l'appui de son pays d'origine, n'ait pas écrasé cette « poignée d'ignorants » abandonnés, oui, disons le mot : abandonnés, n'ait pas étouffé les croyances et les traditions, chassé des lèvres françaises le parler des ancêtres ? Comment se fait-il au contraire que nous ayons fait, nous, triompher au Canada, les grands principes de liberté anglaise et les règles du parlementarisme britannique ? Comment se fait-il que nous ayons fini par prendre notre place sur le terrain économique ? Eh bien entrez dans une de ces maisons, au toit normand, sur les bords du chemin du roi, et demandez-le à la famille.

Sans doute, au-dessus de tout il y a la Providence, et à côté d'autres facteurs... Sans doute aussi, nous sommes encore loin de la perfection. Nous nous formons. Il nous faut faire face à de multiples ennemis. Un fait cependant demeure : où en serait l'œuvre des Champlain, des Talon et des Laval, si la famille, base de tout ordre social, n'avait pas résisté victorieusement aux coups qui l'ont frappée de toutes parts ? C'est la famille, d'où est sortie plus tard la paroisse, qui a été le rempart sans cesse, mais inutilement battu par les flots.

Dans la France du moyen-âge — vous le savez mieux que moi — la famille était tout. Elargie, elle devenait la mesnie qui a donné le fief qui a donné la ville ou la commune. Et les Français d'alors, pour bien montrer que la famille s'étendait au delà du temps, avaient comme ligne de défense des demeures, les tombeaux des ancêtres.

Au Canada, la famille nombreuse, unie, forte, a permis le développement de la race. Elle s'est groupée d'abord sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent, puis a gagné l'intérieur, vers l'ouest, vers le nord et le sud. Quand il y



A L'HOTEL DE VILLE DE TOURNAI

Au centre du perron : M. Bruchesi et M. Vibaut, bourgmestre



LA RÉCEPTION A TOURCOING

Au centre : M. Jacques Masurel, président des Amis de Tourcoing,
M. Bruchesi, M. Louis Lorthiois, président de la Chambre de Commerce.

avait plusieurs familles, un clocher dressait aussitôt sa flèche vers le ciel, on couchait les morts tout autour, et ainsi, les villages succédaient aux villages. Au sein même de la famille, on pratiquait les vertus qui rendent forts les peuples et les individus. Comme il est écrit dans les *Anciens Canadiens* d'Aubert de Gaspé, on ne commençait pas une journée de travail sans l'offrir à Dieu. Les terres à cultiver étaient fort grandes : il fallait des bras. Les enfants emplissaient les demeures. La chanson des berceaux nous a sauvés, nous ayant empêchés de dormir pendant que les peuples envahissaient notre pays.

« Jolie femme qui s'acquie dignement de faire des enfants », écrivait d'une dame Linctôt qu'il avait rencontrée, le gouverneur français de Tracy. Et cet hommage, toutes nos grand'mères le méritent bien, elles qui n'ont jamais rien demandé. Elles ont façonné de ces mains que vénère le poète.

Vous dominez le monde en poussant des berceaux,
Frêles mains si puissantes !

Et le poète qui a chanté ces mains, parce qu'il en avait le droit plus que tout autre, parlait, il y a quatre ans, en votre nom aux membres de la Mission économique canadienne. M. Pierre Lestienne avait alors, il m'en souvient, rendu le plus bel hommage à la femme de chez nous. Permettez aux enfants du Canada de s'incliner à leur tour devant la mère française.

Si l'Etat doit tout à la famille, si, suivant le mot de Le Play, « la famille est le principe de l'Etat », que ne doit pas à son tour l'Etat à la mère soucieuse de son devoir ? Que ne doit-il pas aux pères et mères de familles nombreuses que vous représentez ici ? C'est pourquoi, conscients de votre valeur, sachant bien que l'Etat, quand il en aura besoin, viendra chercher chez vous les défenseurs de l'ordre et de la patrie, l'argent et les produits de consommation, vous plaidez votre cause avec une vigueur sans égale.

Vous vous êtes groupés. Le 5 décembre 1920, à Lille, M. Isaac, alors Ministre du Commerce, lisait la Déclaration des Droits de la Famille dont voici le préambule : « La famille, fondée sur le mariage, hiérarchiquement constituée

sous l'autorité paternelle, a pour fin de transmettre, de développer, de perpétuer la vie humaine. Elle dispose à cet effet de droits imprescriptibles, antérieurs et supérieurs à toute loi positive. « Ces droits, vous les revendiquez sans arrêt. Vous cherchez — et tout le passé vous donne raison — « la réorganisation politique et administrative de la France sur une base familiale ». Vous réclamez la protection de la famille et de l'enfant, une plus grande part de la famille dans la direction des affaires publiques, par la décentralisation et le vote familial. Vous ne voulez plus qu'un tiers de la population scolaire soit élevé aux frais des catholiques sans aucun subside de l'Etat. Vous combattez jusque dans ses derniers retranchements l'individualisme néfaste qui est à la base de toute décadence.

Certains trouvent peut-être que vous parlez trop souvent, que vous vous agitez trop. A ceux-là vous savez répondre, comme Maurice Barrès, que vous avez en mains le dossier de la France.

Qui, moins que le Canadien français hésiterait à approuver une pareille attitude ? Chez nous, grâce à quelques hommes d'élite et à l'esprit général, l'Etat reconnaît, imparfaitement il est vrai, la place et l'importance de la famille. Et pourtant, au Canada, il y a toujours le problème des races. Mais il arrive que les plus généreux, en matière de représentation comme en matière d'éducation, soient encore les catholiques de langue française. C'est ce que vient de démontrer à Toronto, devant un public exclusivement anglais et en très grande partie protestant, l'honorable sénateur Belcourt, le champion de l'école française en cette dernière province.. Là où les Anglais protestants sont la minorité, ils n'ont jamais à se plaindre de la majorité française: ainsi dans la province de Québec. Par contre, là où nous sommes la minorité, c'est la lutte perpétuelle pour la reconnaissance des droits violés ou méconnus, soit pour la représentation parlementaire, pour l'enseignement du français, ou pour les écoles publiques dites « séparées ».

Messieurs, à continuer sur ce ton, je risquerais de ne plus pouvoir m'arrêter... Vous me diriez, ainsi qu'à mes amis : « Jeunes gens, jeunes gens, vous faites bien du bruit... ».

Et ce serait vraiment vous exprimer fort mal notre reconnaissance. Vous savez — on vous l'a déjà dit — ce que nous sommes venus chercher chez vous. Les leçons que nous avons apprises pendant ces trois jours ne se trouvent pas dans les livres, et c'est peut-être pour cela qu'elles nous sont entrées dans le cœur et l'esprit pour n'en plus sortir.

Mais revenons plutôt au merci du cœur qu'en cette dernière occasion je vous exprime au nom de tous, à vous, Monsieur le Président de l'Union des Familles nombreuses ; au grand ami Glorieux, dévoué pour fêtes ; aux Présidents de la Chambre de Commerce de Tourcoing, de Roubaix, des « Amis de Roubaix et de Tourcoing », « Amis de Lille » (universités), ceux de Tournai, M. Clerbaux, étudiants de Lille et Louvain. Merci aux familles qui nous ont ouvert leurs portes dans un geste impossible à oublier. Levons nos verres à la santé de tous. Vive la France de Jeanne d'Arc ! »

Plus d'une fois durant le discours de M. Jean Bruchesi, les yeux se sont voilés, l'émotion a pénétré les cœurs. Ces hommes, venus de si loin, et cependant si proches de nous, sont demeurés fidèles à leur vieille croyance, ainsi que nous-mêmes.

Spontanément, l'assemblée se lève et entonne le Vivat flamand :

*Vivat, vivat semper,
Semper in æternum.*

Au Vivat, nos amis répondent par deux chansons de leur pays. C'est d'abord, *O Canada* :

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la Croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits,
Et ta valeur, de foi trempée,
Protègera nos foyers et nos droits... ».

Puis les Canadiens nous chantent *Alouette*, naïvement caractéristique :

Alouette, gentille Alouette,
Alouette, je t'y pleumerai,
Je t'y pleumerai la têt' (bis),
Et la têt' Et la têt' Alouett' Alouett' Ah !

Dans les intervalles, M. Letondal, membre de la délégation canadienne, conte quelques charmantes histoires du pays du Saint-Laurent, qui font rire l'assistance, et l'heure de la séparation ayant sonné, personnalités et invités se dirigent vers la gare, après avoir visité le champ de courses de Tourcoing, et assisté à diverses épreuves.

Dans le train qui doit les emmener vers Paris, ils sont montés. Aux portières, agitant leurs mains en signes d'adieu, ils crient : Vive la France ! Vive le Canada ! répondent ceux du quai, Et le chant populaire que Jean Bruchesi rappelait quelques instants auparavant s'envole de toutes ces jeunes gorges :

Quand on est si bien ensemble,
Pourquoi donc se séparer ?

Le train part...

Ce beau voyage ne devait pas rester sans lendemain. Les amis étaient trop impatients de se revoir et en trouvèrent bientôt l'occasion le vendredi 24 juin, jour de la Saint-Jean d'Été, fête nationale du Canada.

Depuis quelques années, dans presque toutes les provinces de France, les feux de la Saint-Jean ont été rallumés, suivant l'ancien usage durant la nuit du 24 au 25 juin. L'an dernier, en Bourgogne, sur une étendue de plus de cent vingt kilomètres, une chaîne ininterrompue de feux a été allumée reliant dans une pensée commune et chrétienne les villages des deux extrémités de cette province.

Cette coutume que le christianisme avait trouvée dans la Gaule Celtique et à laquelle il donna sa signifi-

cation chrétienne, l'éveil de la lumière divine dans le monde, à la voix du précurseur Jean-Baptiste, cette coutume a été emportée de nos vieilles provinces françaises jusqu'au lointain Canada, où elle a pris un développement plus grand encore, par suite de l'adoption par les Canadiens Français de la fête de Saint-Jean-Baptiste, comme Fête Nationale. Dans la soirée du 24 juin le Canada tout entier illumine la nuit des feux de la Saint-Jean.

*
* *

En union avec les familles du Canada et des autres provinces françaises, un certain nombre de familles de notre région, en particulier dans la vallée de la Marque, de Bouvines à Marcq-en-Barœul, et sur les hauteurs voisines, allumèrent le vendredi 24 juin, à dix heures précises, des feux de la Saint-Jean.

Ce furent, autour des brasiers et dans l'éclatement des pétards, de joyeuses et exubérantes farandoles. Tard dans la nuit, les feux jetaient encore leurs flammes et des bribes de chansons s'égarèrent dans l'air pur du soir.

Dès le lendemain, les visites et les réceptions se poursuivirent, à l'Institut technique roubaisien, au Club des Etudiants, au Musée de tapisserie flamande de la maison Page, au domicile de quelques tisserands dans la campagne entre Lannoy et Tournai, chez M^{me} A. Reboux et le comte de Montalembert, à Annappes.

Le samedi 25 juin, au Central Théâtre fut donnée une séance exclusivement canadienne. M. Jean Bruchesi, dans une causerie spirituelle, raconta son pays en s'aidant de projections suggestives ; M. Henri Letondal conta « Tom Caribou » et quelques autres histoires, pleines de la saveur du terroir. M^{lle} Bernard nous chanta d'une façon très personnelle quelques chansons canadiennes, vite reprises en chœur par l'auditoire : *La belle Françoise Cécilia, Simonne et son Curé, La mort du mari, Les trois princesses, Ah ! mon enfant...*

Je m'en voudrais de mettre ici le mot « fin » à cette liste des rencontres franco-canadiennes, et sûr d'inter-

préter le sentiment unanime de ceux qui eurent la chance de vivre ces heures inoubliables, j'écrirai tout simplement avant de passer à la conclusion, un affectueux :

« *A suivre* ».

CONCLUSION

A l'issue du voyage des représentants de l'élite canadienne en France, le *Journal de Roubaix* délégua l'un de ses collaborateurs vers M. Jean Bruchesi, avec mission de lui demander quelles impressions ils emportaient, lui et ses camarades, de leurs visites des trois grandes agglomérations industrielles de Lille-Roubaix-Tourcoing. Le sympathique Professeur de l'Université de Montréal est un grand ami de notre région. Lorsque l'activité de M. Achille Glorieux lui eut prouvé la possibilité et la nécessité même d'un voyage dans notre région, il avait accepté, poussé par une vive sympathie, pour le courage avec lequel la Flandre est sortie de son marasme d'après-guerre, grâce à son inaltérable vitalité, et non simplement pour l'agréable perspective d'une promenade où champagne, toasts et amitiés ne manqueraient pas. Cette vitalité d'une région, pourtant à peine réveillée d'une guerre horrible, M. Jean Bruchesi l'a touchée du doigt, comme on dit communément. Quoique les allures de *promenade officielle* ne firent point défaut à la visite des Canadiens, la bonhomie flamande, qui ne se sent jamais à l'aise, dans un col empesé, sut se libérer de certaines raideurs incompatibles avec son tempérament. Ce fut donc une visite d'amis à amis. Les liens réels qui existent entre nous n'en seront que davantage affermis.

J'ai dit combien M. Jean Bruchesi s'intéresse à nos populations, courageuses comme aucune autre, dignes d'estime et de respect. Il l'a prouvé par le désir qu'il exprima de connaître les organisations sociales créées par nos chefs d'industrie pour le bien-être de leurs ouvriers. C'est que nos travailleurs — *le Nord produit beaucoup plus qu'il ne consomme* — suffiraient à eux seuls à assurer

la richesse d'un pays, si d'autres régions mieux partagées ne constituaient une trop lourde charge formant contre-poids.

L'âme économique du Nord, ce sont ses industries : ses tissages, ses filatures, ses mines. Les ouvriers sont, en Flandre, la principale ressource du pays ; et parce que les naissances ont toujours été en excédent, la Flandre n'est pas prête à périr. Mais le Gouvernement qui, de Paris, tient sous son regard toutes les provinces de la France, a-t-il une juste vision des mérites et de la grandeur de la Flandre ?

Conçoit-il l'implacable ténacité dont la Flandre a fait preuve lorsqu'il s'est agi pour elle de se relever de ses ruines ?

A-t-il en égard la fécondité de la famille flamande, d'où sortiront bientôt, de ces gamins aux joues roses et aux cheveux blonds, les futurs piliers de la France de demain ?

Il faut bien le dire : le Gouvernement ne « sait pas ».

A Dieu ne plaise que l'idée me vienne aujourd'hui de m'enfoncer dans le terrain politique. Je m'y perdrais sans espoir de retour.

Je constate simplement. M. Jean Bruchesi a constaté avant moi. D'autres, avant lui. Aussi bien s'agit-il d'un acte commun de reconnaissance envers notre mère, la Flandre. Et puisque les Canadiens ont eu les regards attirés par de flagrantes injustices, pourquoi nous, gens du Nord, fermerions-nous les yeux pour ne point voir ?

« Comment est-il possible de concevoir que les chefs de »
» ces grandes familles, que les dirigeants de ces grandes »
» usines qui ont réalisé sur le terrain familial et profession- »
» nel des choses si importantes aient accepté sur le terrain »
» politique et scolaire de véritables brimades et une situa- »
» tion aussi humiliée.

» Vous payez des impôts comme aucun peuple du monde »
» n'en paye. Ces impôts sont utilisés évidemment pour des »
» choses qui vous sont utiles, mais votre budget de l'Ins- »
» truction publique absorbe 1 milliard 200 millions et ces »
» 1.200 millions, qui proviennent en grande partie de votre

» région puisque vous payez un cinquième des impôts de
» France, ces impôts sont utilisés à payer des écoles dont
» vous ne vous servez pas. Et vous devez, ensuite, payer
» encore la vôtre !...

» Nous sommes un peu — comment dit-on ? — ahuris
» de voir que votre Gouvernement vous traite comme si
» vous aviez commis des fautes, comme si vous aviez des
» amendes à lui payer. Vous apportez au Gouvernement
» un allègement du tiers de ses dépenses scolaires, puisque
» vous élevez un tiers de vos enfants dans vos écoles, et
» dans bien des villes, comme à Roubaix, c'est même la
» moitié puisque vous avez autant d'écoles libres que
» d'écoles de l'Etat. Et, ensuite, il vous faut encore payer
» pour les écoles dont vous ne vous servez pas.

» Encore une fois, nous nous demandons si nous avons
» bien compris. Nous nous demandons comment vos
» familles peuvent accepter une pareille situation.

» Nous ne connaissons pas cela du tout chez nous.

» Une amitié absolue règne dans la Confédération cana-
» dienne, les hommes d'Etat les plus clairvoyants ont
» compris qu'il fallait travailler à réaliser l'unité natio-
» nale par l'entente la plus complète entre les races, les
» opinions et les religions. Récemment, l'honorable séna-
» teur Belcourt, d'Ottawa, démontrait dans un discours
» qui a eu un grand retentissement, que l'unité nationale
» était indispensable pour que la Confédération canadienne
» puisse prospérer. Il démontrait comment cette unité
» avait été obtenue, d'une part dans la représentation
» aux élections et, d'autre part, dans l'éducation.

» Dans la province de Québec, les questions d'éducation
» n'ont jamais été question de politique ou de parti, mais
» elles forment une question indépendante sous le con-
» trôle d'un Conseil de pères de famille ayant des divisions
» distinctes pour les catholiques ou les protestants. La
» minorité protestante comme la majorité catholique a le
» contrôle complet, l'administration exclusive, la res-
» ponsabilité entière de ses propres écoles dans toutes les
» provinces ; la minorité protestante a les mêmes droits,
» et à plusieurs reprises, en termes chaleureux, cette mino-

» rité a loué cette organisation par les personnes les plus
» compétentes pour juger et pour parler.

» La situation n'est pas tout à fait la même dans cer-
» tains Etats où la majorité est protestante, mais même
» dans ces États où il y a quelques faveurs accordées à
» certaines écoles, on n'aurait aucune idée d'un système
» scolaire comme le vôtre qui prive résolument de tous
» subsides de l'État un tiers de la population scolaire ».

Une telle réponse fera sans doute réfléchir certains pères de familles nombreuses, si nombreuses chez nous. Personne ne songera à nier que les Canadiens aient eu une vision juste de l'une des graves questions touchant notre vitalité et notre place.

Le même journal reproduisait également ces quelques phrases, hélas terriblement vraies.

« Nous ne voulons pas croire que l'État centralisé
» brime volontairement vos familles du Nord qui s'ef-
» facent et qui ne jouent plus, dans la nation, le rôle légi-
» time qu'elles pourraient jouer. Nous ne pouvons pas
» répondre ; mais puisque vous nous demandez l'impres-
» sion la plus forte que nous retirons de notre voyage dans
» le Nord, c'est de voir des éléments qui trahissent une
» si grande faiblesse à côté de tant d'éléments de beauté,
» de force et de grandeur ».

La Flandre ne s'est jamais plainte de quoi que ce fut. Elle a toujours conservé (même dans de certaines situations dont il lui eut été permis de faire cas) une hauteur d'âme personnelle. La Flandre a tenu à demeurer toujours la Flandre, dut cela même lui coûter beaucoup. Et en effet, ce désir de personnalisme, cette volonté de n'être *qu'elle-même* lui coûta cher.

« J'avais admiré l'imperturbable hauteur d'âme que ce
» peuple de travailleurs oppose à l'ingratitude et à l'anti-
» pathie de nos pouvoirs publics ; l'extraordinaire géné-
» rosité avec laquelle il subit et absout un régime d'iné-
» galité criante qui lui extorque tous ses excédents de
» recettes pour en gratifier le parasitisme des autres pro-
» vines. Lui qui réagit si vigoureusement contre les

» rigueurs du climat septentrional, avec quelle résignation
» évangélique il endure l'exploitation éhontée du centra-
» lisme sudiste, iniquité si révoltante qu'on ne peut se
» défendre, quand on l'a observée, de baptiser mentale-
» ment cette région la Sous-France du Nord. Car jamais
» équivoque n'exprima plus exactement la vérité.

» Voilà une population qui subit chaque année neuf
» mois de mauvaise saison, neuf mois de frimas et d'intem-
» périés, neuf mois durant lesquels impossible de vivre
» sans lumière et sans feu. Et l'État lui impose les mêmes
» lois, les mêmes règles, les mêmes charges qu'aux régions
» qui jouissent des bienfaits du soleil pendant neuf mois
» sur douze. Il s'arrange même pour l'accabler prati-
» quement de charges beaucoup plus lourdes, sans l'ombre
» d'une compensation, même en monnaie de singe.

» Elle le sait, elle le voit, elle en souffre moralement
» et matériellement... Mais elle conserve le moral le plus
» placide et le plus sain qui soit en France. Elle reste
» inaltérablement sociale, bienveillante et souriante. Elle
» déborde d'un tel surcroît de vitalité qu'elle peut s'offrir
» le luxe de noyer sa philosophie dans un tourbillon de
» mœurs joyeuses. Mais oui, les plus joyeuses même qui
» soient en France » (1).

Les digressions, me dira-t-on, sont inutiles ; je ne m'écarte pourtant pas de mon sujet. Mon but en écrivant ce récit des fêtes flamando-canadiennes, fut la célébration de l'amitié dont nos deux pays se sont de tous temps sentis transportés l'un envers l'autre. Les trois journées se sont suffi à elles-mêmes.

Nos amis Canadiens sont repartis, reconnaissants de l'hospitalité cordiale qui leur a été offerte dans nos foyers flamands, heureux de la compréhension de tous. C'est que nous nous sommes sentis infiniment proches d'eux. Durant trois jours, si nos cœurs ont battu à l'unisson des leurs, ce ne fut pas en vain. D'inoubliables souvenirs nous rattachent désormais à nos amis du Nouveau Monde. En eux, nous avons trouvé les traces profondes que nos

(1) Georges BLACHON : « Pourquoi j'aime la Flandre ». (Mercure de Flandre, éditeur).

aïeux transplantés leur ont léguées. Nous y reconnaissons la force, la franchise, la pureté, la fécondité qui sont encore, grâce à Dieu, les caractères spécifiques de notre race. Comment hésiter sur l'avenir d'un peuple aussi jeune ? Et le moyen de n'être pas fier d'avoir des origines à peu près identiques, septentrionales ?

Mais oui ! Voltaire avait parfaitement raison avec ses « quelques arpents de neige ». Mais Voltaire se bornait à constater le présent. Les quelques arpents de neige se sont transformés d'une façon singulière et merveilleuse. Le tort du philosophe de Ferney fut précisément de ne l'avoir point pressenti.

Or, une telle transformation ne trouve sa source dans la nature ni dans les éléments. Elle les trouve dans l'homme. L'opiniâtreté, la volonté, l'intelligence de ses conquérants, voilà la force génératrice de toute cette belle histoire qui ajoute chaque jour une nouvelle page à son livre d'or !

Cousins... mieux que cela : Frères du Canada, dites-vous bien et dites surtout aux autres, que la sympathie de la Flandre vous accompagne, quand vous serez retourné là-bas, sur les rives du Saint-Laurent, à l'ombre du vieil érable.

BIBLIOTHÈQUE
SANT-LAURENT

ACHEVÉ D'IMPRIMER A LILLE
SUR LES PRESSES
DU " MERCURE DE FLANDRE "
LE 19 JUIN 1928

Il a été tiré de cet ouvrage soixante exemplaires
sur papier Japon spécial, numérotés de 1 à 60,
et quatre cents exemplaires sur Alfa, numérotés
de 61 à 460

Exemplaire N° 385

ALFA-BOUFFANT

BNQ



C 000 283 207